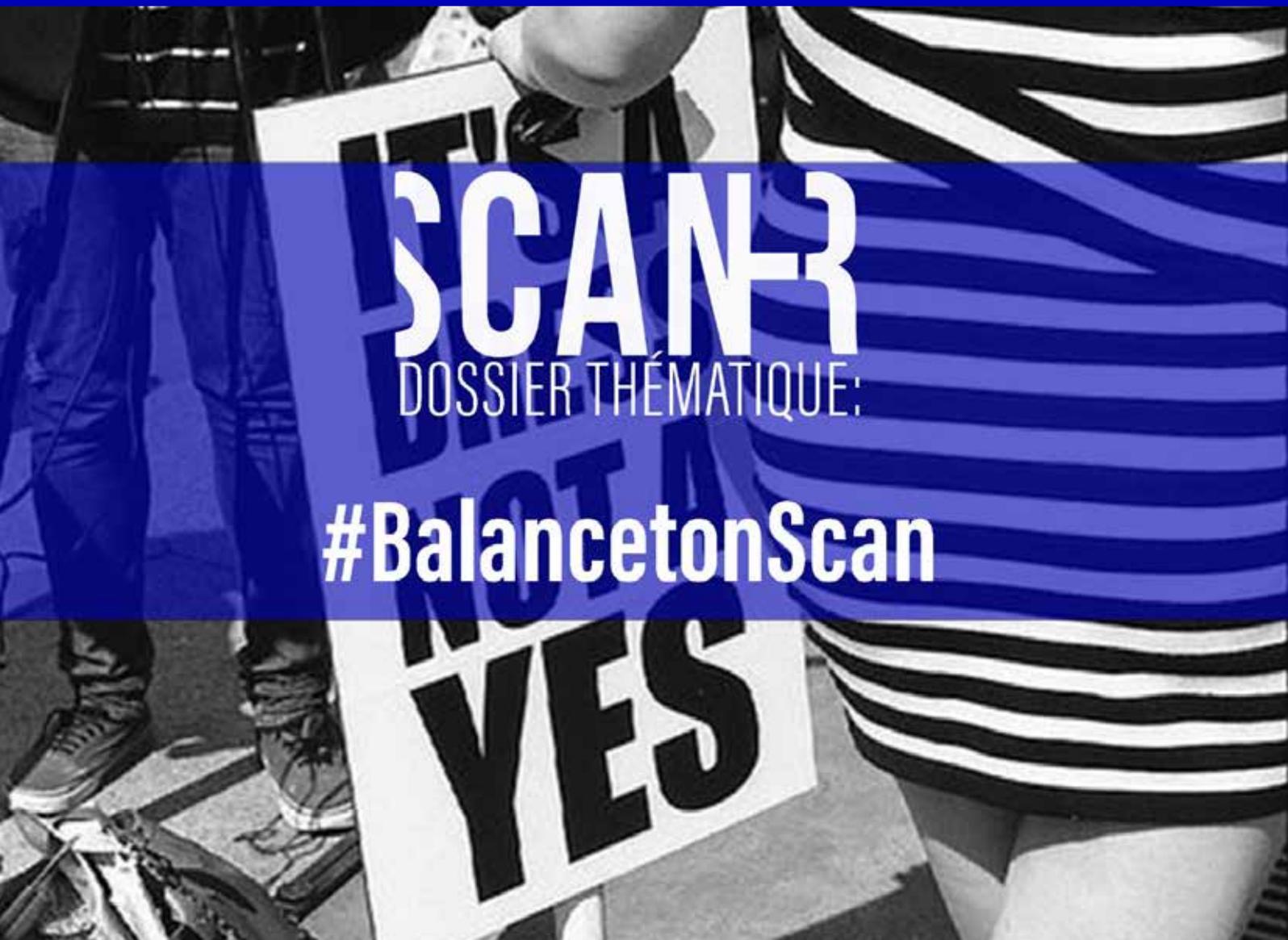


06/2022



SCAN-R

DOSSIER THÉMATIQUE:

#BalancetonScan

SOMMAIRE

LA RÉDACTION	3
LE MOT DU COORDINATEUR	4
CARTE BLANCHE de Robin	5
CARTE BLANCHE de Bruno	6
CARTE BLANCHE de Anonyme	8
L'INTERVIEW Rajae Maouane, Co-présidente écolo	9
PIERRE , Ecoute	11
LES TEXTES ECRITS LORS D'UN ATELIER SCAN-R	12
CARTE BLANCHE de Leila Maidane, Co-Founder Femmes Fières	21
CARTE BLANCHE de Lison Dessart, permanente Jeunes FGTB	24
LES TEXTES ECRITS LORS D'UN ATELIER SCAN-R	26
L'INTERVIEW de Elena Veyland	38
CURIEUX.SE DE NOS ATELIERS ?	40
RETROUVEZ-NOUS	41

LA RÉDACTION

RÉDACTEURS

La rédaction jeunes de Scan-R

Bruno Caruana

Robin Dauzo

Valentina Jaimes

Giuliano Oliveri

Simon Parello

Pierre Reynders

Romane Vanderheyden

Jonas Grétry, Coordinateur de Scan-R

Scan-R est soutenu par



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



LE MOT DU COORDINATEUR

Jonas, *Coordinateur de Scan-R*



Au menu de ce deuxième dossier thématique de 2022, la rédaction jeunes de Scan-R a mis le focus sur **le vécu et la place du genre féminin**, dans son inclusion la plus exhaustive, au sein de notre société. Au menu : cartes blanches, interviews de diverses personnalités, témoignages de la réalité de jeunes rencontré-e-s en ateliers d'expression. Sans se prétendre représentatif, Scan-R souhaite mettre en lumière le point de vue d'une partie de notre jeunesse sur le militantisme féminin, réalité sociétale présente médiatiquement mais dont le combat pour tendre vers une société égalitaire, respectueuse, une justice et un vivre ensemble ne fait que commencer. Remettant sans cesse les codes genrés **au centre** de ses préoccupations, cette jeunesse nous pousse à la remise en question des normes sociétales stigmatisantes.

Bonne lecture et rendez-vous sur scan-r.be



CARTE DE BLANCHE

Robin Dauzo,
membre de la Rédaction
Jeunes de Scan-R

Ô Eve, pourquoi as-tu mangé cette pomme ? Ce fruit qui m'est resté en travers de la gorge ! Toi qui es l'essence même de mes entrailles, le produit de ma côte ! Papa t'avait prévenu, mais tu n'en fais toujours qu'à ta tête. Vous, les femmes, la femme, vous ne savez vous empêcher d'écouter votre petite voix diabolique, serpentant entre la raison et la désobéissance. Depuis, nous sommes en exil dans ce monde si cruel, mais là n'est pas mon vrai châtiement ! Tu y as goûté, simple d'esprit que je suis, je t'ai suivi. Depuis, nous savons. Nous savons tout ce qui se passe autour de nous, et nous savons que nous sommes différents. Regarde ton corps ! Pourquoi est-il si divergeant du mien ? Je... j'en ai honte ! Tu es si belle, je dois me cacher ! Par conséquent, cache-toi aussi ! Couvre ta peau, je ne veux plus la voir. Ma jalousie est trop grande ! Nous aurons des fils et des filles qui cacheront aussi leur chair intime. Je t'enfermerai dans ma maison pour que personne ne puisse admirer ton regard, que nous soyons seuls, ou non. Je déciderai seul de ce qu'il adviendra de toi, de notre société, car ma voix est plus puissante que la tienne. Préserve tes douces cordes vocales pour me dorloter le soir. A la maison, je ramènerai à manger, à boire, de quoi te parer, pour que tu n'aies rien à faire, à part profiter de notre foyer.

Mais Adam, je n'ai pas besoin de ta protection. Nous sommes différents de

corps, mais égaux d'esprits. Péché serait de garder ton arrogance, ta jalousie, ton avarice ou ta gourmandise. Je ne suis ni ta possession, ni ton enfant dont tu dois prendre soin. Je saurai me protéger des yeux indiscrets, je saurai porter ma voix aiguë, je saurai ramener de quoi nous nourrir. Mais si tu ne cesses de m'enfermer pour me protéger, je ne serais qu'une bête en cage. Comment trouver le bonheur si tout ce que j'ai, je ne l'ai pas cherché ? Tout était plus juste et innocent dans le Jardin d'Eden, mais ce monde, Adam, c'est la réalité. Nous ne devons pas éviter la dure vérité, mais y faire front. A deux, malgré nos sexes, nous pouvons atteindre un univers uni, où l'égalité et l'équité prôneront sur la différence.





CARTE DE BLANCHE

Bruno Caruana,
membre de la Rédaction
Jeunes de Scan-R

Justice pour l'information

En ce mois de mai, je ne cesse de penser au journalisme. La profession ne signifie peut-être plus rien aux yeux des plus jeunes, mais l'événement du trois mai s'adresse aux petits et grands. Il symbolise la Journée mondiale de la liberté de la presse. Loin de moi l'idée de justifier la place de la Belgique au classement des libertés affiché par Reporters Sans Frontières. Il est temps de pointer du doigt les failles d'un système nauséabond, honteux, exécration. A savoir, ce qui participe aux violences féminines, au sein des rédactions belges.

Par « violences », j'entends aussi bien les actes que les paroles des hommes se croyant au-dessus de tout. Le harcèlement est une forme de violence à ne pas oublier, qu'il soit physique ou verbal.

Lors d'une enquête publiée en 2019, le trimestriel belge Médor se focalise sur une et une seule question : pourquoi les journalistes féminines belges abandonnent plus rapidement leur poste que les hommes et leurs consœurs étrangères ?

La réponse est déprimante. La plupart d'entre elles subissent un quotidien trop dur à supporter.

Une collaboratrice du groupe IPM témoigne pour Médor : « A La Libre Belgique, les vieux sont sexistes, mais ça va

mieux avec les jeunes. A la DH, par contre, même les jeunes sont couilles sur table. Je ne sais jamais comment m'habiller pour aller à la rédaction. Je voudrais être moi-même sans susciter les regards ni être considérée comme une moche, un déchet. Parce que je vois bien ce qu'ils disent des moches... ». Une telle révélation est difficile à avaler. La situation n'est pas si simple à résoudre. L'intervenante ajoute que sa position d'indépendante équivaut à « une double peine ». De fait, elle ne peut pas se permettre de l'ouvrir. Elle risquerait d'être virée sans recevoir une vraie protection ou une véritable assurance qui sauverait les pots cassés.

Voici donc une première constatation détaillée au magazine francophone. Sauf qu'une autre raison brise le cœur de plusieurs femmes. « Il y a un truc propre au journalisme, c'est un métier hostile à la vie familiale. Et puisque les inégalités sont toujours d'actualité dans ces tâches domestiques, c'est un milieu hostile à la femme. Chacun doit faire de grands sacrifices, mais les hommes auront une épouse institutrice quand la femme journaliste devra tout assumer », explique une dame visant une place au Soir. Choisir, c'est renoncer, comme disait l'autre...

En 2018, une étude réalisée par Florence Le Cam, Manon Libert et Lise Ménéalque du Laboratoire des pratiques et identités

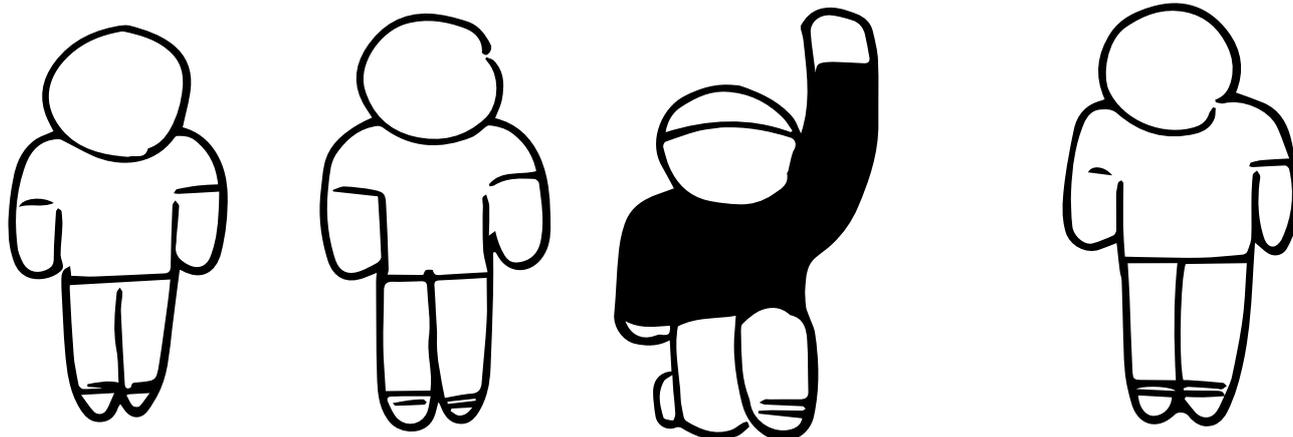
journalistiques (ULB et UMon) démontre le mal-être ressenti dans des médias belges. Une journaliste leur apporte une nuance. Les femmes ne sont pas harcelées 24 heures sur 24, mais à divers instants de la journée. « Quand on a des moments de répit, on continue sa trajectoire et puis il y a d'autres femmes dans la boîte, on se dit qu'on n'est pas la seule, que c'est comme ça. On se résigne et le jour où on se réveille, on se rend compte qu'on est, quelque part, abîmée, car vous n'avez pas eu la carrière que vous auriez dû avoir. Simplement, car vous avez du caractère et que, en plus, vous êtes une femme ».

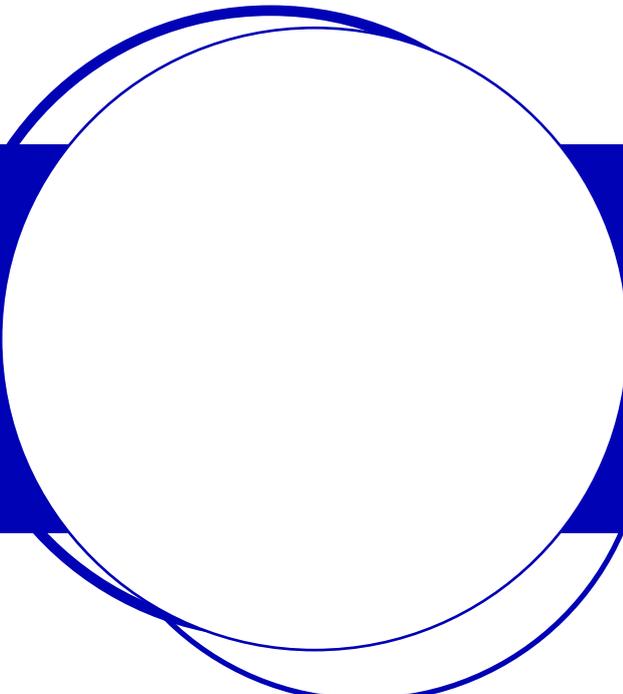
Au vu de ces scandaleuses et déplorables affaires, une envie de crier sa rage est pressante. Les journalistes ne seront jamais gardiens de la démocratie sans un respect mutuel, au sein même de leur lieu de travail ! Si des machistes ou des rustres rédigent des articles d'importance capitale, notre société court à sa perte. Plus rien n'aurait de valeur, surtout pas leurs morales, leurs critiques, leurs éclairages. Dès lors, comment écrire un éditorial crédible ? Il n'y aurait aucune possibilité de redorer le blason de la profession !

Je dicterai pas les Dix Commandements aux journalistes irrespectueux. Je ne corrigerai pas leur sourire dans un sombre parking wallon. Le respect de l'autre doit être un déclic spontané chez les citoyens. Il s'agit d'une prise de conscience qui tend à donner

une chance d'égalité. Il s'agit d'une porte ouverte aux femmes, aux hommes prêts à suer pour un monde meilleur. Respectons le journalisme. Il demeure un moyen de remettre en question les systèmes établis. Respectons encore plus les femmes qui s'adonnent à la pratique. Elles ne méritent pas d'être humiliées par des crétins qui ne savent point freiner leurs pulsions animales.

Si la Belgique se veut civilisée et progressiste, ses journalistes ne doivent plus répéter les mêmes erreurs.





CARTE DE BLANCHE

Anonyme

Vous savez ce qui me fait le plus chier dans le fait d'être une fille ?

C'est de ne pas pouvoir embrasser, toucher, regarder avec tendresse le garçon que j'aime dans la rue sans avoir cette boule au ventre. Sans avoir peur de croiser une personne que je connais et qui pourrait à tout moment mettre à mal notre relation. Je n'ai pas envie qu'ils disent de moi que je trahis ma religion, ma culture ou ma famille juste parce que j'aime. Je trouve ça insensé.

Peut-être que je devrai m'en foutre. Mais je n'y arrive pas. Les regards, les mots, les actes qu'ils pourraient avoir me déstabi-

lisent à l'avance. Ainsi vivre avec insouciance ces petits moments de bonheur est compliqué. Je me censure dans mes comportements et ça me rend triste. Je suis triste de ne pas pouvoir te montrer tout l'amour que j'ai pour toi lorsque que nous sommes dehors. Je me retiens de prendre ta main, de poser mes lèvres sur tes joues, de te prendre dans mes bras.

Je vis mal cette injustice. Pourquoi l'amour est motif de haine quand il ne rentre pas dans le cadre que vous souhaitez ? N'oubliez pas que Dieu est amour. Lorsqu'on aime c'est faire vivre avec beauté sa spiritualité. Alors laissez-moi tranquille.

L'INTERVIEW

Rajae Maouane



Que l'on soit de philosophie écologique ou non, force est de constater que Rajae Maouane ne laisse jamais indifférente. Coprésidente d'un parti à seulement 32 ans, elle décrit son parcours et son engagement, en politique et ailleurs.

Madame Maouane, pouvez-vous nous parler de votre parcours ?

Je me suis retrouvée un peu par hasard en politique. Cela n'a jamais été un objectif à proprement parler. J'ai toujours été engagée dans des initiatives citoyennes. Je me suis impliquée très tôt dans des associations comme Les Restos du Cœur. J'ai en fait été très vite active et engagée. Lors de mes études supérieures, j'allais très souvent aux manifs'. C'était naturel chez moi. J'ai

réellement commencé l'écologie politique, si on peut dire cela comme ça, lors de mon stage en communication, au sein du parti. Ça m'attirait car le parti Ecolo était déjà connu pour être à la pointe de l'innovation communicationnelle en politique, surtout sur Internet. Durant ce stage-là, j'ai sympathisé avec des mandataires écolos. C'est comme ça que j'ai intégré la politique. Pour moi, c'était une manière de continuer à m'engager. Cela vient probablement de mon éducation aussi. Je n'aime pas me plaindre et ne pas chercher de solution. Je ne reste pas sur le banc de touche, je veux rentrer sur le terrain. Je suis devenue conseillère communale en 2018, députée en 2019 et puis maintenant, coprésidente. Ce n'était pas forcément prémédité.

Quand est-ce que cet engagement est né en vous ?

C'est venu naturellement, de mon éducation, de mes parents. Ils m'ont inculqué la volonté de rendre la société meilleure. Mes sœurs et mes frères ne font pas de la politique, mais ils sont engagés à leur manière. On est dans une société. Il faut évoluer avec elle. C'est naturel dans ma famille. Déjà toute petite, je me présentais à chaque élection pour être déléguée de classe.

Vous êtes une jeune femme impliquée en politique. Des freins se sont sûrement imposés à vous, lors de votre carrière.

C'est clair que bon... je suis une femme, jeune, assumant un background socio-économique moins représenté en politique, issue de l'immigration... tout ça peut amener éventuellement des freins. On en voit moins quoi.

Il y a des difficultés, des petites remarques, des allusions, des traits d'humour qui n'en sont pas vraiment. Quand t'es la seule nana autour de la table, les choses sont différentes. Finalement, c'est dommage vu qu'on pense tous différemment, il y a besoin de ce regard-là.

Aujourd'hui, quel regard portez-vous sur l'engagement politique de la jeunesse ?

On dit souvent que la jeunesse n'est pas engagée. Je ne suis pas d'accord. Actuellement, ce sont les jeunes qui mettent la pression sur le gouvernement. Ils le font sur différents sujets d'ailleurs : le climat, le féminisme, etc. Il y a une nouvelle vague qui a la volonté de faire bouger les choses. Aujourd'hui, peut-être que les jeunes s'engagent moins en politique à proprement parler, mais il n'y a pas qu'une manière de s'engager. On s'engage différemment et autrement. Non pas dans la sphère politique, mais plutôt dans la sphère citoyenne. Par exemple, de nombreux jeunes gens s'engagent en consommant différemment. Pour moi, cela équivaut à un engagement fort.

Comment faire pour valoriser cette parole des jeunes dans l'espace public ?

Cette parole n'est pas assez relayée, pas suffisamment écoutée. Aujourd'hui, on « fait à la place de... », on « parle à la place de... ». On ne tend pas assez le micro aux jeunes. Je pense qu'il faut inverser ce paradigme-là et associer les

jeunes dans le débat, mais aussi dans la prise de décision.

A l'époque, à Molenbeek, nous avons créé un conseil des jeunes. Il avait beaucoup de succès. Quand mon équipe et moi consultations ce conseil, nous étions souvent surpris de l'avis rendu. Nous ne suivions pas systématiquement leurs opinions, mais cela nous donnait une aide concrète et précieuse dans la prise des décisions concernant les jeunes eux-mêmes. La jeunesse est intéressée par la politique. Arrêtons de parler à sa place. Donnons leur l'espace pour le faire.

Il faut modifier les règles, que ce soit pour les jeunes, mais aussi pour les femmes, nous devons assurer une représentativité. Chez Ecolo, la mixité de la présidence n'est pas tombée de nulle part. C'est écrit dans les statuts. Le secteur associatif doit être associé comme partenaire crédible du politique, que ce soit pour les jeunes, comme pour les femmes.

*Interview réalisée par
la Rédaction Jeunes de Scan-R*



ÉCOUTE

Pierre Reynders,
membre de la Rédaction
Jeunes de Scan-R

L'autre jour, j'ai écouté mon amie me raconter comment on lui parlait dans la rue, dans le bus, dans les bars.

J'étais là, silencieux. Je ne savais pas quoi dire. Je lui ai dit que c'était triste, que ça ne devrait jamais arriver. Et je me suis promis de ne pas laisser ça arriver.

L'autre jour, j'ai écouté une autre fille me dire comment on l'avait embrassée, sans qu'elle ne le veuille, comment on l'avait amadouée.

J'étais là, silencieux. Je ne savais pas quoi dire. Je lui ai dit que c'était triste, que ça ne devrait jamais arriver. Je lui ai dit qu'elle était courageuse. Et je me suis promis de ne pas laisser ça passer.

L'autre jour, j'ai écouté mon amie me dire comment on l'avait regardée. Une autre comment on l'avait suivi dans la rue, une autre comment on l'avait insultée, une autre comment on l'avait frappée, une autre comment on l'avait touchée, une autre comment on l'avait violée, une autre comment...

*J'étais là, silencieux. Je ne savais pas quoi dire. Mais j'avais écouté.
Je l'ai raccompagnée chez elle.*

J'ai vu un jour un ami rigoler à gorge déployée, éméché, devant une fille visible-

ment embarrassée.

Je l'ai pris par la main et je lui ai dit de mieux se comporter. Il a compris et s'est excusé.

Et le monde était un peu plus lumineux.

« Hey mademoiselle ! C'est quoi ton p'tit nom ? »

Marine, 19 ans, Bruxelles

Ben alors, pourquoi tu t'étonnes Marine ? Il fait chaud, et tu portes une jupe. C'est de ta faute, tu le sais. Je lui lâche un « Ta gueule ! » non contrôlé. Je les insulte souvent, mais toujours dans ma tête. Je n'aurais pas dû, certes, mais ce matin, c'était juste la fois de trop. En fait, la première fois que ça arrive, c'est déjà la fois de trop. Je descends la rue, et un peu plus bas, je tourne la tête. Ce n'est pas vrai, il me suit. Trace, Marine, trace, t'es presque à l'école. Mon souffle s'accélère. Peut-être que je me fais un film, mais on ne sait jamais jusqu'où ils sont capables d'aller. Bon, la bonne nouvelle c'est que je l'ai semé et que je suis arrivée saine et sauve. La mauvaise, c'est qu'il y a encore trop d'idiots sur Terre.

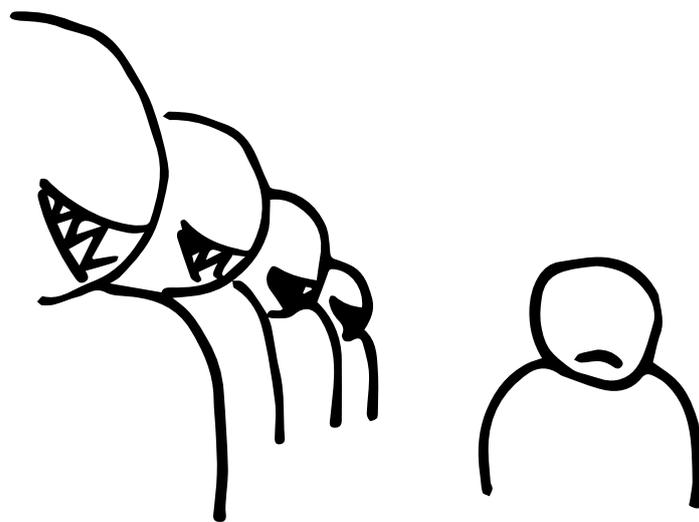
Une situation parmi de très nombreuses autres

En fait, en y repensant, j'ai échappé à quelque chose, et je ne préfère même pas imaginer quoi. Mais parmi toutes les personnes qui sont passées devant cet homme ce matin-là, ou même un autre jour, quelles autres filles ou garçons, n'ont justement pas pu y échapper ? Pour qui est-ce que c'est allé plus loin qu'un « T'as de belles jambes, toi ! » ? Ça m'effraie d'y penser. Ce genre de choses, ça m'arrive régulièrement. Pour d'autres, ça arrive pratiquement tout le temps... ce n'est pas censé devenir une habitude ! On ne devrait pas, à chaque fois qu'on prévoit de sortir, se préparer mentalement à ce qu'on nous aborde. Ça veut dire quoi ? Que tous les matins en regardant la météo, je dois me dire : « Mmmh, il fait 25°, c'est génial ! Et si je crevais de chaud dans mon jeans aujourd'hui ? ».

Je cite les cas des personnes vivant ça certainement plus souvent que moi. Mais bon, il y a aussi celles qui le vivent moins souvent. Et vous savez quoi... surprise ! Ça ne change rien ! Il suffit d'une fois pour ne plus se sentir en sécurité, pour avoir peur, pour se sentir intimidé-e ! Il faut arrêter de se dire que ces personnes ont de la chance parce que ça ne leur est arrivé qu'une fois où très peu. Ce n'est pas de la chance. Ces personnes ont vécu un malaise, ou un traumatisme, et le nombre de fois où cela est arrivé ne change pas le ressenti.

Si "on" arrêta ?

Ces situations qui mêlent non-respect, liberté, apparence, fermeture d'esprit et dégradation ont probablement été vécues par beaucoup de monde. Alors les gars, à quand une évolution ? Ça commence à faire un sacré bout de temps que ça dure ! Comme de nombreux et nombreuses autres, j'aimerais bien pouvoir vivre ma vie normalement, sans me soucier de la manière dont je m'habille, sans devoir me soucier des personnes désagréables ou détraquées que je vais croiser en rue. Venez, on essaye un nouveau truc : chacun-e se mêle de sa propre personne. Ça chauffe quelqu'un-e ? Allez, hâte de se promener dans le quartier en s'échangeant uniquement un petit sourire ou un « Bonjour ! ».



© Dessin réalisé par Simon, de la Rédaction Jeunes Scan-R

Les plaintes classées sans suite

Salomé, 16 ans, Jambes

J'ai été violée quand j'avais 7 ans et j'ai porté plainte à l'âge de 12 ans. 2 ans après, j'ai appris que c'était classé sans suite. Maintenant, à l'âge de 15 ans, j'ai été droguée et encore une fois violée par un homme qui avait le double de mon âge. Je n'arrive pas à porter plainte par peur que cela soit classé sans suite, que l'homme me tape ou...

Je ne comprends pas pourquoi une personne qui abuse d'une autre prend moins qu'une personne qui deal de la drogue, alors que la personne abusée ne le veut pas, tandis que la personne vend à des gens qui veulent acheter.

La solution pour que les plaintes soient moins classées sans suite serait de faire de vraies recherches et ne pas se limiter à écouter deux versions d'une histoire. L'aide pour l'après est taboue. Psychologique comme physique, des aides devraient être mises en place avec des budgets corrects. Les écoles, les centres, les parents, etc. parlent peu des solutions ou même des sujets de ce genre.

Les répercussions sont importantes : je n'arrive plus à me confier, car j'ai l'impression que cela ne servira à rien. Autres répercussions encore : une prise de poids de 30kg inconscients pour que l'on me regarde moins et que l'on soit dégoûté de moi, du moins les garçons, je ressens une peur de sortir quand il fait noir, une peur d'être seule, je ne désire plus avoir de plaisir à donner son corps durant un rapport sexuel, et encore moins en consommer pour pouvoir oublier. J'ai de la méfiance vis-à-vis des hommes, des adultes.

Mon harcèlement

Laura, 19 ans, Jallet

Je vais vous parler de harcèlement. C'est un sujet qui me tient beaucoup à cœur. Si je suis témoin d'un harcèlement, je réagis directement. Si quelqu'un me dit qu'il est harcelé, je l'aide. Je vais trouver des personnes qui pourraient nous aider. J'aide les personnes qui en ont besoin, car j'ai moi-même été victime de harcèlement.

Tout commence en primaire. J'avais seulement 6 ans. J'étais nouvelle dans l'école où on m'appelait « La peste », sans que je sache pourquoi. Il y avait un garçon dans ma classe dont la maman était institutrice. Il avait un petit frère. Une fois, le petit frère pleurait et réclamait son frère. Pour être gentille, je lui prends la main et le mène vers mon camarade de classe. Le seul merci que j'ai eu, c'est : « Lâche-le, connasse ». Cet incident s'est répété plusieurs fois. Je m'en suis plaint à ma mère qui a prévenu l'école. Un jour, il y a eu une confrontation entre le garçon et moi-même qui m'insultait sans aucune raison. Sa mère m'a dit que c'était normal. Il voulait juste protéger son frère. Elle insinuait que je me serais comportée de la même façon pour ma petite sœur. Du haut de mes 7 ans, je ne trouvais pas ça normal. Jamais je me serais permise d'insulter mon camarade, alors qu'il me ramène ma petite sœur en pleure.

Après 2 ans, j'ai changé d'école. La première année s'est plutôt bien passée, mais la deuxième un peu moins. En quatrième primaire, j'étais en obésité. On m'appelait « Bouboule ». Ce surnom m'a collé à la peau pendant 2 ans. Et comme si ce n'était pas

encore assez, on me tapait parfois dessus. Encore une fois, sans raison.

Arrivée en première secondaire, j'étais toujours en obésité. Puisque j'étais très timide et sensible, les personnes de la classe en ont profité pour faire de moi leur bouc émissaire. Au départ, il s'agissait juste d'insultes et de moqueries. De toute ma classe, seule une fille a réagi et m'a emmenée voir notre titulaire de classe. Cet enseignant a fait des remarques en classe vers tout le monde. Il m'a dit que si ça recommençait, je devais directement le prévenir. Ça s'est calmé un petit temps. Mais ça a recommencé. Les moqueries et les insultes ont vite repris. J'ai osé me défendre un jour, j'ai répondu à une fille. Les choses se sont empirées. C'est devenu de l'harcèlement physique. On me poussait dans les couloirs, me faisait des croche-pieds. Là, j'ai été prévenir le prof. Il m'a emmené chez la préfète de discipline qui a réagi directement. Les coupables ont été punis et moi, j'étais soulagée. Je suis restée 3 ans dans cette école.

En quatrième secondaire, j'ai changé d'école. Tout s'est bien passé la première année, mais la deuxième moins bien. En cinquième, j'ai subi un mini-harcèlement et j'ai réagi de suite. On m'a aidé directement. Ayant doublé cette cinquième, j'ai changé d'option et me suis retrouvée dans une nouvelle classe. Pendant 3 ans, j'ai été avec les mêmes camarades. Il y a une fille qui a décidé de me pourrir la vie, de m'enfoncer au plus bas, d'aller raconter des mensonges, de m'inventer une fausse vie. Elle a essayé de me salir, de me mettre tout le monde à dos... elle n'a jamais réussi. Après tout ce que j'ai vécu, je suis devenue forte. Je ne réagis plus à tout ce qu'elle dit. Je suis entourée de bonnes personnes qui sont présentes pour moi.

Après toutes ces péripéties, quand je suis témoin de harcèlement, j'agis. Je sais que c'est une situation difficile et que pour s'en sortir, il faut se faire aider. Si vous êtes témoin d'une scène de harcèlement, RÉAGISSEZ !

Ce corps qui est mien mais qui ne l'est pas

Anonyme, 14 ans

Un jour, je changerai mon corps. Je suis née fille, mais je suis et j'ai toujours été un garçon. Je n'aime pas ce corps. Ce n'est pas moi. Quand je me regarde dans un miroir, le corps que je vois n'est pas moi. Je dois porter et voir ce corps tous les jours de ma putain de vie. Je le déteste.

Pour me sentir mieux, j'ai acheté des vêtements de mec et en plus, je porte un binder pour m'aider à avoir le torse que j'ai toujours rêvé d'avoir. Tous les matins et tous les soirs, j'imagine sur moi le corps de mes rêves, celui qui me donnerait satisfaction en étant torse nu ou en maillot. Pas ce corps qui n'est pas le mien.

Ce corps me rappelle que nous ne pouvons pas toujours avoir le corps que nous voulons. Mais je ne perds pas espoir.

Malaises à l'école

Erine, 15 ans, Marenne

Certains profs se croient tout permis ! Ils pensent qu'ils et elles peuvent faire toutes les remarques qu'ils veulent y compris sur le physique des élèves. Certains se permettent même de nous toucher. Je crois qu'il y a aussi certains regards pervers de beaucoup de profs très dérangeants. Si, avec d'autres filles, nous nous en plaignons,

on est à notre tour menacées : on fait de la diffamation ! Malgré le fait que plusieurs filles en parlent, nous ne sommes pas prises en compte. Pire, nous sommes punies pour avoir essayé de parler et ça, c'est injuste. Nous sommes aussi accusé·e·s de le chercher par notre tenue. Nous ne pouvons plus vivre comme on le souhaite. Pour moi, certains profs nous considèrent comme des bouts de viande. La parole de l'élève est rarement prise en compte.

Continuer à vivre

Dounia, 15 ans, Belgrade

La vie n'est pas toujours facile, il y a des hauts et des bas. La vie n'est pas rose mais malgré ça, si je tombe, j'arrive à me relever. À 14 ans, j'ai subi un viol et même si j'ai porté plainte, il n'y a pas eu de suite. Ça fait un an et demi et rien n'a avancé par rapport à ça. Même si j'enrage, je suis toujours plus forte que ça. Souvent, je me demande pourquoi le violeur - que je connaissais - a fait ça, pourquoi est-ce qu'il était perdu à ce point-là pour faire une chose pareille ? Malgré ça, je me relève et je continue à vivre. J'ai différents trucs pour tenter de vivre au mieux avec tout cela : m'encourager mentalement, en parler à d'autres par exemple à des adultes, parents, profs, éducateurs, à la famille, à des pros...

À l'école, il faudrait faire venir quelqu'un de l'extérieur pour en discuter. Pour les parents, il faudrait aussi organiser des réunions intrafamiliales pour aborder des sujets comme la compréhension, la sexualité, etc.

« Tu es grosse »

Camillia, 17 ans, Uccle

- 20kg...

On m'a toujours rabaissée vis-à-vis de mon corps : « Tu es grosse ». Moi, je me faisais beaucoup de mal à cause de ça... Je suis même passée par les scarifications. Quand ça n'allait pas du tout, je ne sortais plus de ma chambre, je ne faisais que manger et j'étais en surpoids. Bref, ça a été très dur. Je me suis remise en question et j'ai commencé à faire du sport et à faire plus attention à ce que je mangeais. J'ai perdu 20 kilos et les gens m'ont regardée autrement.

+ 10 kg et cheveux bleus...

Mais je n'appréciais pas ce regard et je ne me sentais pas moi. J'ai fait une tentative de suicide. Pourquoi suis-je obligée de ressembler à des mannequins ? Je n'avais plus la force d'aller à l'école. En mars 2018, quand je suis retournée à l'école, j'ai repris 10kg. J'ai teint mes cheveux en bleu et j'ai enfin assumé celle que je suis vraiment. Si j'ai une chose à dire, à proposer, c'est d'assumer qui on est et de ne pas faire attention aux autres. J'étais faible et impuissante. Une fois sur ce lit d'hôpital, après ma tentative de suicide, j'ai remis tout en question et je me suis dit : « T'es un bonhomme, sois forte ». Je n'avais pas de parents pour me soutenir et je n'en ai toujours pas. J'aurais voulu avoir une maman qui m'aurait soutenue dans ces difficultés. Même si je n'ai pas eu tout ça, je me suis battue jusqu'au bout et je ne m'arrêterai pas là. À l'école, on ne m'a jamais soutenue.

Ma liberté questionnée

Marie, 18 ans, Gembloux

L'avenir me fait peur sur d'autres sujets encore. Je suis une femme et j'ai peur que la liberté que je connais soit entravée. Elle l'est déjà parfois dans la société dans laquelle je suis amenée à vivre de manière indépendante à l'avenir. Quand je me fais insulter par des adultes en voiture parce que je porte un short alors que je n'ai que 14 ans. J'ai peur déjà de l'accueil qui me sera réservé dans les rues sombres, lorsque je devrai rentrer chez moi après une journée de cours à l'université. Je n'ai malheureusement aucune idée de solution directe sur ce sujet. Les personnes susceptibles de harceler dans la rue, par exemple, le font car elles ont été éduquées ainsi. Le problème est donc l'éducation donnée par leur famille et même si c'est à la base de la société patriarcale qui a initié un mépris des femmes, le fait que ce soit maintenant transmis dans certaines familles rend presque impossible une évolution à court terme.



© Dessin réalisé par Simon, de la Rédaction Jeunes Scan-R

Musulmane et Lesbienne, j'ai peur

Anonyme, 13 ans, Bruxelles

J'ai été voir l'exposition du Musée Magritte. Il n'y a pas qu'un tableau qui a marqué mon esprit mais bien plusieurs. En fait, j'ai choisi les tableaux dans lesquels Magritte a peint sa femme nue. Je pense qu'il l'a fait beaucoup de fois car il était très amoureux d'elle. Moi je ne voudrais pas mourir sans tomber amoureuse.

J'ai 13 ans, je suis musulmane et lesbienne et j'ai peur. J'ai peur de me faire rejeter par ma famille, mes amis, pour qui je suis vraiment. J'ai peur de ne pas pouvoir me marier ou avoir d'enfants avec ma partenaire. J'ai peur de me cacher toute ma vie et de vivre une vie qui ne me correspond pas.

Alors, je vais me battre. Je vais me battre pour mes droits et pour les droits de plein d'humains qui voudraient vivre heureux. J'espère que ma famille, mes amis, ma génération se battra. J'espère que dans quelques décennies, deux hommes, deux femmes pourront s'embrasser dans la rue. J'espère que les personnes transgenres, etc. soient acceptées.

Merci à toutes les personnes qui ont eu le pouvoir de légaliser le mariage pour tous, la PMA pour tous, et d'avoir rendu plein de jeunes heureux. Heureux de savoir qu'ils ne sont pas malades, mais qu'ils sont juste eux-mêmes.

Alors, oui, j'ai peur. Mais à chaque fois que je tombe amoureuse d'une fille, j'ai envie. Envie de me battre pour mes droits et envie de vivre heureuse.

L'abandon des personnes LGBTQ+ par leur famille

Aline, Luttre, 23 ans

Depuis de nombreuses années maintenant, j'ai compris que je n'aimais pas uniquement les garçons, mais également les filles. Lorsque j'ai compris cela, ma première réaction a été de pleurer et d'aller en parler à une amie. Je n'ai pas pleuré par sensibilité, de joie, mais plutôt de peur. De peur parce que j'appréhendais la réaction de mon entourage, mais surtout de mes parents.

Nous sommes au 21^{ème} siècle, je suis Belge, sans origine particulière, sans attribution à une religion quelconque, mais j'avais peur. Peur d'être abandonnée, d'être rejetée, d'être rabaissée... c'est triste, mais c'est vrai.

J'ai annoncé ma bisexualité 2 ans plus tard, mon père n'a pas trop voulu l'entendre. Quant à ma mère, il ne s'agissait que d'une idée de passage. Cette fameuse phase où l'on se découvre mais qui ne s'assimile pas au réel. Et pourtant. « Maman, Papa, je suis bien bisexuelle, même pansexuelle. Pour moi, la différence est importante. L'un n'aime que les personnes cisgenres, l'autre aime également les personnes transgenres ».

En 2018, j'ai rencontré Sacha, mon compagnon actuel. Tout allait pour le mieux, j'avais mes amis de l'université, je l'avais lui, j'étais bien entourée, enfin, je le pensais... Je passais énormément de temps sur Mons, avec mon copain, je ne prévenais pas toujours mes parents parce qu'en réalité s'ils étaient au courant, j'aurais dû rentrer après les cours, je n'avais pas vraiment le droit d'être libre. Au mois de juillet de cette même année, ma vie a basculé, rien n'allait plus... Je venais de me faire mettre à la porte, je n'étais plus acceptée chez moi. Ma mère, ma figure d'attachement m'avait envoyé un SMS en me disant de ne pas rentrer, que je lui bousillais la santé et qu'elle ne voulait plus me voir... J'avais 20 ans, des amis, mon copain, mais plus de famille...

Si j'ai tenu jusqu'ici, c'est grâce à mes amis, Sacha, ma belle famille et quelques personnes de ma famille avec qui j'étais restée en contact. Sans ces personnes, je ne sais pas à où j'en serais aujourd'hui. On pense toujours que ça peut arriver aux autres et jamais à soi, mais c'est faux, et en voici la preuve.

Quelques mois auparavant, j'avais rencontré une personne lesbienne avec son chien aux Grands Près. Elle m'avait expliqué que sa famille l'avait mise à la porte à cause de son orientation sexuelle et qu'elle cherchait à gagner de l'argent pour pouvoir aller dans une auberge. Je repense souvent à cette jeune femme, ce moment où je me disais, heureusement que cela ne m'arrive pas, j'ai de la chance...Tu parles!

Sans Sacha et sa famille, il y avait de grandes chances que je finisse seule, dans ma voiture et sans argent. Mon destin aurait vraiment pu être tragique et je me rends compte que j'ai eu énormément de chance au final. Je pense que c'est ultra important de s'entourer de personnes bienveillantes, de personnes à qui on peut parler. J'ai également de la chance d'être une personne extravertie, qui use de l'humour à tout bout de champ ! Ça m'a sauvé !

Aujourd'hui, j'ai repris contact avec mes parents. Même si je les vois de temps en temps, je n'oublierai jamais cette période triste de ma vie dans laquelle je pleurais tous les jours et où j'étais à la limite de la dépression. Je ne leur en veux plus autant qu'avant parce que j'avais sans doute ma part de responsabilité et j'aime ma famille. Cependant, je ne suis pas retournée vivre chez eux, je continue de vivre avec mon compagnon, avec ses parents et son frère et la cohabitation se passe pour le mieux.

Pour éviter l'abandon de la communauté LGBTQIA+, il me semble primordial d'en parler davantage. La société devrait ouvrir les yeux, et ne pas nous pousser au fond de ce placard duquel nous avons peur de sortir. Le monde est si peu sécurisant, qu'il en est effrayant. Pourtant, ne dit-on pas que la différence est une richesse ? Alors soyons riches d'être différents !

Avoir les choix

Ariane, 19 ans, Namur

Moi, en tant que femme, j'aimerais que la société me laisse poser mes choix sur mon propre corps. J'aimerais que la société change aussi son regard sur le militantisme féministe, sur mon corps. J'aimerais qu'elle se remette en question sur les normes de beauté imposées aux femmes. Ces normes sont de l'infantilisme.

Où est passée ma liberté ?

Aminata, 20 ans, Ath

#Coût #Argent #Politique #Diversité #Genre #Discrimination

Être jeune en 2021, ce serait se sentir libre. Libre de faire un choix d'études. Libre de se sentir éloignée de toutes les responsabilités liées à la vie d'adulte. Libre d'imaginer presque l'entièreté de notre vie. Libre de s'affranchir des diktats des « vieux ». Moi, je ne me sens pas libre.

Je suis prisonnière d'une situation économique qui me dira si oui non, j'ai le droit

de partir faire un voyage pour relâcher la pression entre mes secondaires et mes études. Prisonnière d'une situation économique qui me dira si oui ou non, je peux obtenir un kot et partir en Erasmus. Prisonnière d'une situation économique qui me dira si oui ou non, je peux manger local et bio pour poser un choix respectueux et responsable.

Je suis prisonnière d'une société que je n'ai pas choisie et dont le changement me semble soit impossible, soit trop lent. On dit que la jeunesse est irresponsable et qu'elle ne se préoccupe pas de son avenir, alors que lorsqu'elle manifeste, interpelle les politiques, dénonce sur les réseaux sociaux. On lui rit au nez et lui affirme qu'après tout, elle ne connaît rien à la vie.

Il faut donner aux jeunes engagés et volontaires un accès plus facile à la politique. À la jeunesse engagée et volontaire, il faut faciliter l'accès à la politique ! Comment ? En la sensibilisant à la politique avec d'autres jeunes issus de différents partis politiques, en arrêtant de diaboliser la politique, en ne tombant pas dans la dépolitisation des hommes et femmes politiques comme on a pu le voir avec Mcfly et Carlito et Macron. Comment encore ? En organisant des séances dans les différents parlements, lors de grandes prises de décisions (adoption des décrets, ordonnances, lois...). Enfin, en prouvant aux jeunes que le changement (de préférence rapide) existe et est possible.

À l'inverse, je me sens libre dans mon corps, libre de l'habiller comme je le souhaite, de le tatouer, de le modifier. Mon poids, mes cheveux, ma taille, mes piercings, ma silhouette ne me définissent pas. Même malgré cette conviction personnelle, je me sens accaparée par le regard des autres. Les rondeurs sont associées à des soucis de santé. Les cheveux bouclés et la peau basanée sont associés à l'exotisme. Les dents pas parfaitement droites sont associées à de la laideur. Le non-port de soutien-gorge est associé à de la vulgarité. Les tatouages et piercings ne sont pas « professionnels ». Un seul mot pour tout cela : ridicule.

Nous parlons d'un État de droit alors qu'une personne peut se faire refuser un emploi pour une couleur de cheveux. Nous parlons d'un État de droit alors qu'une femme en jupe peut se faire légitimement suivre, fixer ou agresser. L'éducation est la clé, mais elle est aux abonnés absents. Elle ne se limite pas à l'apprentissage « intellectuel ». Les lois ne suffisent pas. L'enseignement et la justice doivent également répondre aux cris de détresse de toutes les minorités.

Des pistes ? J'en ai un paquet ! À l'école, dans l'enseignement, il faut accueillir la différence avec bienveillance et la voir comme une force. Il faut offrir aux futurs enseignants des formations pertinentes et utiles pour accueillir cette différence. Que ces futurs profs soient formés à la déconstruction des stéréotypes sur les minorités, que la formation soit meilleure, plus longue. L'apprentissage des valeurs comme le respect doit aussi figurer au programme des écoles.

Pour la justice, j'ai aussi mes petites idées ! Il me semble qu'on devrait prendre au sérieux les cas de harcèlement, de menaces... Il faudrait des peines plus lourdes et que le sursis pour une agression sexuelle ne soit pas possible.

Dans ce que je préconise, il y a aussi ce qu'on pourrait appeler un retour à la terre. Il y a de trop grandes différences entre les réalités des villes et des villages. Il faudrait promouvoir les métiers de la terre. Travailler à la décroissance, à se souvenir de l'importance de la terre nourricière.

La violence

Fatoumata, 12 ans, Schaerbeek

Je m'appelle Fatoumata Sow. Récemment, j'ai vu de la violence envers les femmes et les filles à Bruxelles. Sur mon téléphone, j'ai aussi vu la vidéo du policier qui a étouffé George Floyd. C'est une mort injuste. J'étais choquée, surtout parce que le meurtrier est un policier.

De la violence, il y en a partout. Même à l'école, il y a des bagarres, des élèves insolents. Certains profs sont même parfois agressés par leurs élèves. Partout, les gens s'insultent, sont malpolis. Moi j'essaie d'empêcher ma sœur de mal parler. Je ne veux pas qu'elle soit violente dans ce qu'elle dit.



CARTE DE BLANCHE

Leila Maidane,
Co-Founder Femmes Fières
www.femmesfieres.com

Egalité des genres : entre illusion et inaction. Être une femme dans un monde créé par les hommes et pour les hommes, c'est un challenge du quotidien. L'expérience liée au genre, souvent mise en scène comme une expérience unique et collective, est une expérience individuelle propre à chacune se traduisant différemment dans la vie de tous les jours. Certaines ont plus de privilèges que d'autres. Certaines subissent moins le sexisme que d'autres. Mais une chose est sûre, nous, femmes, vivons toutes dans un monde patriarcal qui nous relègue au rang du sexe inférieur et ce, depuis le premier souffle de l'humanité. Il n'y a pas un jour sans que nous soyons témoins ou victimes de violences sous multiples formes : violences médicales, féminicides, violences sexuelles, cyberviolences, violences conjugales, harcèlement sexuel, harcèlement de rue,... La liste est longue.

Pourtant, toutes ces violences morales, physiques, psychologiques semblent ne pas être une priorité sociétale et le sexisme, en plus d'avoir la peau dure, continue de faire son bout de chemin dans nos vies et celles des nouvelles générations. La parole des femmes se libère dit-on. Du moins, aujourd'hui, elles sont plus écoutées dit-on. Mais qu'est-ce que la libération de la parole, sans la sécurité d'expression ? Non seulement la parole des femmes ne représente qu'une goutte d'eau dans l'océan,

mais elle est également écrasée quand celle-ci accuse le système patriarcal. Il reste encore pas mal de chemin à parcourir vers une égalité des genres digne de ce nom. Et pour y arriver, il faut des mesures. Plus que des mesures, il faut des sanctions. Des sanctions concrètes et fermes. Des sanctions pénales. Des sanctions qui ne plient pas face aux agresseurs. Des sanctions qui ne doutent pas et ne remettent pas la faute sur les victimes. Mais surtout, des sanctions à la hauteur des violences commises, à la hauteur des traumatismes qu'un nombre invraisemblable de femmes portent sur leur dos comme un fardeau à traîner toute leur vie.

Pour un changement structurel et durable, il est primordial de sanctionner les dérives, les délits, les crimes de manière automatique, en rapportant le poids d'apport de preuves vers l'agresseur et non la victime. Selon les Nations Unies, 1 femme sur 3 dans le monde a subi des violences physiques et/ou sexuelles à un moment donné dans sa vie. Cependant, moins de 40% des femmes violentées demandent de l'aide. Entre honte et culpabilité, stigmatisation, regard porté par les autorités, manque de connaissance dans le système judiciaire et représailles, les femmes préfèrent garder le silence. Mais nous le savons, le sexisme détruit, le sexisme tue. Pourtant, la justice ne suit pas. Les mouvements féministes se battent corps et âme afin de faire passer

de nouvelles lois qui protègent les femmes, qui leur donnent plus de droits, des droits fondamentaux. Mais la justice ne suit pas.

Pourtant depuis #MeToo, de nombreux autres mouvements sont nés pour signifier le ras-le-bol des harcèlements sexistes et sexuels et l'inaction des autorités. Comme les comédiennes Camille et Justine le rappellent dans leur vidéo sur le sujet, depuis #MeToo sont nés des #balancetonporc, #balancetonstage, #balancetontatoueur, #balancetastartup, #balancetonsport, et plus récemment #balancetonbar et une longue liste d'autres hashtags qui marquent la colère et l'indignation des femmes face à ce qu'elles vivent au quotidien. Mais la création de tous ces mouvements n'ont pas fait de remous au niveau des autorités, l'inaction reste de mise.

Les dénonciations s'amoncellent, les sanctions s'amenuisent et les agresseurs continuent de vivre, libres, comme si de rien n'était. Prenons le harcèlement de rue par exemple. Il existe une loi, celle du 22 mai 2014 qui définit le harcèlement sexuel de rue comme suit : « Tout geste ou comportement qui, dans les circonstances visées à l'article 444 du Code pénal, a manifestement pour objet d'exprimer un mépris à l'égard d'une personne, en raison de son appartenance sexuelle, ou de la considérer, pour la même raison, comme inférieure ou comme réduite essentiellement à sa dimension sexuelle et qui entraîne une atteinte grave à sa dignité ». Les sanctions ? Une peine de prison d'un mois à un an et/ou une amende de 50 à 1000 euros. De quoi dissuader les harceleurs me diriez-vous. Pas si vite. Pour une condamnation, il faut d'abord porter plainte. Et c'est là que ça commence à coincer. Les victimes sont souvent découragées à l'idée d'entamer cette démarche. Pourquoi ? La peur, la peur de ne pas être entendue, de ne pas être crue, d'être mal reçue par les policiers, de raconter en détail ce qui s'est passé, la peur de ne pas s'en sortir. Il faut aussi s'attaquer aux stéréotypes sexistes qui légitiment ce genre de comportements, des stéréotypes profondément ancrés dans notre société et diffusés massivement à la télévision, sur Internet, bref partout. De multiples campagnes existent

pour sensibiliser au harcèlement de rue mais de combien de campagnes en plus avons-nous besoin pour qu'un réel changement s'opère ? Qu'en est-il du harcèlement en ligne ? L'arrivée d'Internet n'a pas dessiné de frontière entre la réalité et le virtuel. Ce qui se passe dans le réel se passe aussi dans le virtuel, les femmes se font aussi agresser en ligne. Le cyberharcèlement sexiste et sexuel est un fléau. Une étude révèle qu'environ 60% des femmes entre 15 et 25 ans ont déjà été victimes de harcèlement en ligne. 39% d'entre elles ont déjà reçu des menaces à caractère sexuelle. Et les femmes ont 27 fois plus de risque que les hommes d'en être victime. Il ne s'agit que de harcèlement en ligne me direz-vous. Il n'en est rien, ces insultes et menaces virtuelles ont des conséquences psychologiques réelles. Combien de jeunes femmes se sont donné la mort après que leurs photos intimes aient été publiées sans leur consentement ? Combien de femmes n'osent plus sortir de chez elles de peur que leur cyberharceleur passe à l'acte ? Combien de femmes n'osent plus consulter leurs réseaux sociaux de peur de tomber sur un énième message haineux ?

La loi de 2014 vaut aussi pour le harcèlement en ligne. Mais, tout comme le harcèlement dans le monde réel, les femmes sont peu nombreuses à porter plainte pour les mêmes raisons qu'évoquées précédemment. De plus, il est important de noter que le harcèlement sur le web relève du délit de presse (sauf en ce qui concerne la haine raciale et la xénophobie). Qui dit délit de presse, dit jury populaire. Les jurys populaires sont contraignants et difficiles à organiser donc ils n'ont presque jamais lieu. Qui dit délit de presse dit aussi droit de réponse. Vous imaginez donc le scénario : la personne qui harcèle a le droit de se défendre par rapport à un acte haineux qu'elle a elle-même perpétré ! Cécile Djunga, présentatrice télé et humoriste, a porté plainte après avoir reçu une vague de messages racistes sur Facebook, une personne a été interpellée. Elle a été condamnée à 6 mois de prison dont 15 jours ferme. Myriam Leroy, journaliste et réalisatrice du documentaire #SalePute, a porté plainte contre son cyberharceleur, il a été condamné à 10 mois de prison avec sur-

sis. Mais cela ne reste que des exceptions, la plupart des plaintes ne sont ni prises en compte, ni médiatisées d'ailleurs.

Il est temps que la peur change de camp. Combien de femmes harcelées ? Combien de plaintes déposées ? Combien de harceleurs non-punis ? Combien de numéros verts ? Combien de comptes Instagram de témoignages ? Combien ? À quand de réelles sanctions ? À quand des sanctions au niveau pénal qui tiennent la route ? La réponse, nous, les femmes, nous ne l'avons pas. Mais une chose est sûre, tant que le gouvernement ne traitera pas les violences sexistes avec le même degré d'importance et de fermeté que d'autres délits tels que la conduite sous influence, l'égalité des genres ne sera qu'illusion.



CARTE DE BLANCHE

Lison Dessart
permanente Jeunes FGTB

Les jeunes, qu'ils soient toujours en formation ou à la recherche d'un emploi, sont confrontés à de nombreuses injustices. En effet, le monde du travail devient de plus en plus concurrentiel et compliqué à appréhender. C'est pourquoi les Jeunes FGTB militent pour défendre les droits des jeunes, qu'ils soient étudiants, apprentis ou demandeurs d'emploi. La Centrale Jeunes a pour but d'informer les jeunes sur leurs droits et devoirs, de les conseiller et de les défendre. Mais la mission des Jeunes FGTB, c'est également de les amener à avoir une réflexion critique sur leur place dans la société et comment améliorer leur sort.

Nous voulons leur donner les moyens de faire évoluer la société vers un idéal plus juste. Notre modèle de société repose sur la solidarité et l'importance d'une sécurité sociale forte qui permettent de diminuer les inégalités sociales.

Les jeunes, au sortir de l'école, sont lâchés sans explication et sans encadrement. Depuis leur entrée à l'école maternelle jusqu'à la fin de l'enseignement supérieur, les étudiants connaissent la marche à suivre. Mais dès la fin de leurs études, plus personne ne les accompagne dans leurs démarches administratives plus incompréhensibles les unes que les autres. Ce manque d'information et de compréhension entraînent de lourdes répercus-

sions. En effet, il est fréquent, par exemple, que des jeunes perdent leurs droits aux allocations d'insertion car ils n'ont jamais su comment réaliser le stage d'insertion. Concernant les vacances, de nombreux jeunes n'en prennent pas la première année car ils ne sont pas au courant qu'ils ont droit, chaque année, à 20 jours de congés. La législation encadrant les jobs étudiants, les apprentis, les jeunes demandeurs d'emploi et les jeunes travailleurs est souvent difficile à appréhender par ces derniers qui n'ont pas encore acquis d'expérience dans le domaine. Les Jeunes FGTB tentent donc d'accompagner les jeunes en leur offrant un service de qualité, en les rencontrant sur le terrain et en portant leur voix.

Au sein des Jeunes FGTB, il existe une branche étudiante, l'Union Syndicale Etudiante dans laquelle une commission féministe non-mixte est organisée, les MAL-FRAP (Militantes Actives et Libres pour un Féminisme Révolutionnaire Anti-Patriarcat). Cette commission vise à lutter contre le sexisme, tant dans l'enseignement supérieur qu'au sein du syndicat. En effet, l'enseignement supérieur tel qu'il existe aujourd'hui contribue à la propagation des stéréotypes de genre. Il existe une division sexuée des compétences et savoirs implicite qui est véhiculée par les différents acteurs du système éducatif. Cela se traduit dans les orientations scolaires et

induit des inégalités de carrière entre les sexes.

Par ailleurs, les MALFRAP luttent contre le harcèlement sexuel sur les campus et dans les différentes sphères de la vie étudiante.

Concrètement, elles organisent des réunions en non-mixité afin de sensibiliser et de mobiliser les étudiant.e.s sur l'engagement féministe. Elles mettent en place des actions, écrivent diverses publications sur le sujet et gèrent un espace de discussion. Leurs revendications passent également par l'action contre toutes sortes de discriminations à l'égard des LGBTQIA+, pour l'égalité salariale et pour le droit à l'avortement et à la contraception gratuits.

Les injustices et les discriminations sont encore trop présentes dans notre société. La Centrale Jeunes se bat pour améliorer les conditions d'enseignement et de travail, défendre les droits des jeunes et leur permettre d'entrer dans un réseau solidaire. De nombreuses campagnes sont menées sur des thématiques, telles que l'amélioration de la sécurité sociale pour les étudiants jobistes, la lutte contre la hausse du minerval, l'accès à des logements décentes, la rémunération des stages obligatoires, etc.

Les jeunes ont souvent une image tronquée ou partielle des organisations syndicales de par le portrait caricatural véhiculé dans les médias. Dans un contexte où les libertés syndicales sont de plus en plus bafouées, il est important de les sensibiliser à l'importance de notre lutte et à la défense des mouvements sociaux. La Centrale Jeunes met la priorité sur la protection du droit de grève, de manifester et de s'exprimer. Parce que demain, chaque lutte pourrait être visée et chaque mouvement social bridé. Ces enjeux dépassent simplement notre seule structure.

« Les Belges mangent tout le temps des frites »

Janis, 20 ans, Bruxelles

Une phrase soft pour illustrer ce mot, stéréotype, ce serait : « Les Belges mangent tout le temps des frites » ou « Les Noirs courent vite ». « Soft » en comparaison à d'autres, non moins répandus, tels que « Les Arabes sont des voleurs » ou encore que « Les roux puent ». Ces phrases, je pense, ont déjà été entendues par tout le monde et peut-être même, prononcées par certain·e·s. Je suppose que c'est en lien avec le côté rassurant de réduire le nombre de cases où placer de nouveaux éléments à un point tel qu'on efface les distinctions. Un peu comme une personne myope qui enlèverait ses lunettes et serait contente de ce grand flou.

Se fatiguer un peu

Un stéréotype, à mon sens, est assez spécial. S'imaginerait-on trier tout ce qui nous entoure par taille, couleur ou poids, oui ? Le stéréotype, c'est exactement pareil. On trie les gens par couleur, poids... en permanence. Cette méga synthèse facilite tout et je ne parle pas en « on » pour rien. Comment, même si c'est aux dépens des autres, ne pas profiter de quelque chose qui nous simplifie la vie ?

Une fille, ce n'est pas la moitié de population du globe !

Au quotidien, les stéréotypes ont un impact important. C'est pour ça et c'est pourquoi il est important de les déconstruire. Après la prise de conscience, il suffit de détacher cette image de ce qui en fait l'objet pour prévenir les discriminations qui en découlent. Permettre à chacun·e de conserver son individualité. Donc, Monsieur le prof de Mathématique de 2e secondaire, non les filles ne sont pas « nulles en math ». Moi, je suis nulle en math. Mais je reste une personne entière et je n'ai pas la prétention de représenter la moitié de la population mondiale. La différence est plus qu'énorme et ne nécessite pas une réflexion dont seuls sont capables les plus grands philosophes !

L'injustice de la taxe rose

Fulvia, 23 ans, Frameries

Depuis aussi longtemps que je me souviens, j'ai été confrontée, comme tant d'autres, à la taxe rose que toutes sortes de marques de produits. Le problème, c'est que cela ne m'a jamais interpellé car c'était trop normalisé et ça l'est encore actuellement. Cette taxe rose touche les femmes de près ou de loin. Elle porte bien son nom car elle concerne les produits et les articles de couleur rose qui sont associés au genre féminin et donc sont vendus plus cher.

Dès l'enfance, les petites filles en sont déjà « victimes » car dans notre société hyper genrée, on nous dicte que le rose c'est pour les filles et le bleu c'est pour les garçons. J'ai souvent aperçu cette différence de prix liée à la taxe rose dans les rayons de jouets. Par exemple, si une petite fille veut un jouet, il sera proposé en bleu pour le prix de 17,99€ et pour le même jouet, mais de couleur rose, le prix sera de 19,99€. Comme si ce n'était pas suffisant, j'ai déjà vu en magasin qu'il était mentionné « pour garçon » pour la couleur bleue et « pour fille » pour la couleur rose...

La préférence pour la couleur rose ou bleue doit être un choix pour chacun et chacune et non pour un genre spécifique.

Cette taxe rose nous suit tout au long de notre vie. Il y a les rasoirs roses « de femmes » qui coûtent plus cher que les rasoirs bleus « des hommes ». Les coiffeurs et coiffeuses participent également à ce phénomène. Je me souviens être allée chez le coiffeur avec mon cousin qui avait la même longueur de cheveux que moi et nous avons, tous les 2, demandé de couper les pointes. Je me rends compte d'avoir payé 40€ parce que je suis une femme, tandis que lui, a payé 15€ car il a ce « privilège » d'être un homme.

Cette taxe rose est invisible et c'est pour cela que je la trouve dangereuse car elle alimente le sexisme. Elle fait partie de notre société et elle est très banalisée voire normalisée. Je trouve que cette taxe rose se rajoute à notre longue liste d'injustice et à laquelle nous, les femmes et les petites filles, devons faire face.

Depuis quelque temps, je suis une page sur Instagram qui se nomme Pépité Sexiste. C'est une association qui part à la chasse aux stéréotypes de genres diffusés par les marketings. De mon côté, je suis également devenue une « chasseuse de stéréotype sexiste ou discriminatoire ». Je n'hésite pas à montrer du doigt ce qui est problématique dans le genre sexiste, raciste, homophobe, grossophobe, etc. J'estime que pour vivre dans un monde égalitaire, nous devons éradiquer toute discrimination qu'elle soit ordinaire ou non. Même si cela me vaut le surnom de « Féminazie », je continuerai sur ma lancée.

Je remercie toutes ces personnes qui se battent chaque jour contre les stéréotypes de genre et contre toutes les discriminations quelles qu'elles soient. Grâce à elles, j'ai l'espoir qu'un jour nous puissions vivre dans une société égalitaire et inclusive.

Être une fille ou se sentir fille de nos jours

Maja, 16 ans, Liège

Je m'appelle Maja, je suis une fille dans une société pas toujours très juste. Je pense que toute personne qui se sent fille ou est dans un corps de fille me comprendra.

J'ai appris à aimer à partir du moment où un garçon m'a bien détruite sa mère. A ce moment, je me suis rendu compte qu'il ne m'aimait pas à ma juste valeur et que je devais le faire pour moi.

La société nous impose d'être belles, d'être épilées, d'être fines, d'être toujours bien habillées, d'être maquillées, d'aimer les hommes, d'être toujours polies, de ne pas dire de gros mots, d'avoir les cheveux longs, sinon on ressemble à un garçon, et j'en passe.

Mais merde quoi ! Ca vous fait quoi si on veut crier, insulter, nous couper les cheveux, aimer notre corps même s'il n'est pas comme vous le voulez ? Si moi je l'aime, si j'ai envie de me mettre en jogging, ça va changer quoi dans votre vie ? Vous allez mourir, si je ne suis pas en jupe ? Parce que quand je suis en jupe, on me traite de pute et quand je ne mets pas de jupe, on me dit que je suis coincée.

Donc aimez-vous, aimez votre corps. Vous avez des bourrelets, des poils, des vergetures, des gros pieds ? C'est normal. Si vos proches ne vous aident pas, essayez de trouver des influenceurs qui pourraient vous aider, sans vraiment le savoir, à vous assumer.

Je vais parler un peu plus du corps en lui même parce qu'il en existe, ils sont tous différents, mais ils sont tous beaux. Même si dans cette putain de société, on nous dit qu'il n'y a qu'une forme de corps qui est belle, je vais vous prouver le contraire.

Dans la vie, il y a plusieurs sortes de pommes, mais elles sont toutes bonnes à leur manière. Certaines personnes n'aimeront pas les pommes rouges mais adoreront les pommes vertes ; et bah c'est pareil pour les corps.

J'ai souvent croisé des gens qui me trouvaient trop grosse, d'autres qui me trouvaient trop fine, et j'ai aussi rencontré une personne qui me trouve parfaite à ses yeux. Et c'est le plus important. Si cela m'arrive à moi, ça vous arrivera.

Il y a des millions de personnes sur cette foutue planète qui puent parfois la merde. Il faut donc laisser le destin faire les choses.

Maintenant si vous ne trouvez pas la personne, demandez-vous : « Mais est-ce que moi je m'aime ? ». Parce que si vous ne vous aimez pas, vous n'allez pas voir quand quelqu'un d'autre le fera. Je sais que c'est compliqué, je sais que parfois ça va être dur de vous assumer, surtout quand des gens pas très intelligents vous feront des remarques déplacées. Mais vous savez quoi ? Répondez et prouvez que vous valez plus qu'eux. Ce ne sont que des jaloux qui ont besoin de rabaisser pour paraître plus intéressants. Vous, vous n'avez pas besoin de faire ce genre de choses pour être intéressants. Vous l'êtes de base. Je n'osais pas au début, puis j'ai pris de plus en plus confiance en moi, grâce à mes proches et grâce à moi-même.

Croyez en vous et les autres croiront en vous.

Les fringues

Emilie, 18 ans, Comines

Dans ce qui fait parler dans les différentes cours d'école, il y a le grand débat autour des vêtements ! Est-ce qu'on doit porter un uniforme qui permettrait qu'on se sente tous et toutes égaux ? Est-ce qu'à l'inverse, on ne devrait pas être libres de porter ce qu'on veut pour pouvoir nous exprimer à travers nos tenues ? Des vêtements différents, ça implique aussi de porter des fringues marque et là, cela peut aussi instaurer une grosse différence sociale...

Ce qui fait aussi beaucoup parler, c'est que nous filles, on ne peut pas porter de robes, de jupes, ou même de débardeurs... Attention, on verrait nos genoux ou nos épaules ! Cela exciterait les garçons ! C'est abuser ! Même si c'était vrai, c'est à eux de gérer leurs pulsions. Nous aussi on a chaud ! Eux peuvent porter des shorts, mais qui vous dit que les genoux des mecs n'excitent pas les filles ?

L'année passée, il a fait jusqu'à 29 degrés. Nous avions le masque, donc un peu de mal à respirer, on avait bien chaud. On a mis des robes, des shorts longs... Les éducateurs nous attendaient devant la grille et jugeaient si nous étions « aptes » à pouvoir venir travailler en cours ou pas. Je me suis demandée qui ils sont pour pouvoir juger si on peut venir à l'école comme ça ! Même nos parents ne nous font pas des remarques pareilles.

Libre de m'habiller comme je le souhaite

Chloé, 17 ans, Tournai

Je trouve que le code vestimentaire, surtout pour les filles, est un problème à l'école. Depuis un siècle, c'est toujours la même chose et je trouve ça ridicule et sexiste. Les garçons ont le droit de porter des shorts, mais pas les femmes. Ils ont le droit de porter des débardeurs, mais les femmes ne peuvent en porter que si les bretelles sont larges. Dans certaines écoles, le maquillage et les bijoux sont autorisés, dans d'autres pas. Dans certaines, il y a un uniforme obligatoire... Dans tous les cas, c'est une limite à notre liberté, à notre expression, à notre identité. Dans tous les cas, c'est souvent plus injuste pour les filles que pour les garçons.

Si on ne peut pas s'habiller comme on veut, c'est parce que nos jambes, nos ventres, nos épaules nu·e·s perturberaient les garçons. On apprend donc aux filles à cacher leur corps plutôt qu'autre chose... Ce sexisme n'est pas présent qu'à l'école, mais l'école pourrait, devrait, être à la base pour changer les choses. Si on apprenait aux hommes à respecter les femmes plutôt que de dire aux femmes de faire attention, les choses se passeraient mieux !

Le code vestimentaire devrait être pareil pour tout le monde, les hommes, les femmes, les personnes non-binaires. En partant de là, chacune, chacun, se sentirait mieux et des problèmes qui existent ne se poseraient plus pour les personnes non-binaires. Je l'écris encore une fois, ce problème existe ailleurs qu'à l'école, mais si, entre ces murs, on pouvait déjà le régler, ce serait un premier pas. Quand j'ai été convoquée dans le bureau de la direction parce que ma tenue n'était pas adéquate, on m'a posé une question : « T'imagines ce que les garçons vont penser ? »... j'ai dit que c'était ridicule et j'ai reçu 2 heures de retenue.

À côté de ça, des hommes - évidemment, je ne les mets pas tous dans le même paquet - trouvent ça normal de juger la façon dont s'habillent des femmes qui, pour la plupart, ont peur de s'habiller comme elles le souhaitent. Est-ce que je m'éloigne de mon sujet ? Pas vraiment, la discrimination commence dans un lieu où tous et toutes devraient apprendre... Qu'est-ce que je dois en penser ?

Pas de piscine et un voile

Yusra, 16 ans

Je voudrais que l'école ne nous oblige pas à aller à la piscine, que les sorties scolaires soient plus nombreuses en secondaire. Dans les prochaines années, je voudrais qu'on nous apprenne la vie, nos droits de tous les jours. Je voudrais aussi qu'on autorise le voile islamique dans les écoles.

Les inégalités salariales

Kadidja, 18 ans, Liège

Trouvez-vous normal qu'un homme soit mieux payé qu'une femme ? Malheureusement, les inégalités salariales font partie de notre quotidien. En effet, une femme sera moins bien payée qu'un homme pour la stricte et unique raison qu'elle est une femme, donc puisque l'homme et la femme n'ont pas la même génétique, l'homme devrait être mieux payé ?

Selon une étude établie par l'institut pour l'égalité des hommes et des femmes belges en 2021, l'écart salarial s'élevait à 9,2% sur le salaire horaire. Mais si l'on prend en considération les salaires annuels, cela représente plus de 23,1% en moins sur leur salaire.

Les causes de cette inégalité ?

Le plus souvent, les raisons que l'on donne sont que les femmes travaillent généralement à temps partiel sur des plus longues périodes et qu'elles ont tendance à interrompre leur carrière plus souvent que les hommes alors que les hommes ont des semaines de travail plus longues et essaient d'éviter les interruptions de carrière, tout cela contribue pour les hommes à avoir un salaire plus élevé.

Comment lutter contre cette inégalité ?

Il y a différentes manières d'agir pour lutter contre cette injustice, la décision peut être prise au niveau de l'entreprise en elle-même ou par l'État.

Tout d'abord, commençons par l'entretien d'embauche. Pour lutter contre ces inégalités, il faut utiliser la méthode du testing qui consiste à envoyer des CV anonymes avec des candidats ayant le même degré de qualification, tout en évitant d'indiquer le sexe du candidat pour évaluer le taux de discrimination de l'employeur.

Ensuite, la prise en charge collective ou partager des activités domestiques est l'un des facteurs pour lesquels les femmes ont tendance à travailler à temps partiel.

Le voile, Obsession de la société

Asmae, 17 ans, Liège.

Asmae, 17 ans depuis pas très longtemps, voilée. Avant tout ça, avant d'avoir un bout de tissu sur le cuir chevelu, j'étais invisible. Maintenant, j'attire tous les regards.

J'ai l'impression en tant que hijabi, d'être le centre de l'attention depuis de nombreux mois. Ici et ailleurs, je suis de trop. On parle de moi à longueur de journée. Pour eux, je suis soumise et maltraitée. Le matin, au réveil, les gens pensent à ce qu'ils vont manger ce midi. Moi, je me demande quel mensonge ils ont encore inventé. Ce qu'ils ne veulent pas comprendre, c'est que c'est ce foulard qui m'épanouit et qui me rapproche un peu plus chaque jour de ma religion.

Et puis, vous avez vu toutes ces interdictions imposées à la femme musulmane aujourd'hui ? Interdire en France par exemple, d'accompagner son enfant à une sortie scolaire parce qu'elle porte le voile, vous trouvez ça normal vous ? Personnellement, je trouve ça insensé. A quel moment, on se lève le matin et on se dit : "Faut absolument pas qu'il y ait de voilées avec les enfants au parc !" ? Franchement, il faut

vraiment avoir un souci pour penser à ça. Qu'est-ce qui les dérange ? C'est un simple couvre-chef, non ?

Ou encore, avez-vous remarqué à quel point c'était difficile de trouver un job pour nous ? C'est grave, et ça devient fatiguant. Les seuls endroits où on nous accepte telles que nous sommes, ce sont les jobs en tant que vendeuses, et encore ! Sinon, il faut avoir fait de longues études et qu'on ait vraiment besoin de nous. Bref, je ne vais pas aller dans les détails parce que je risque de m'énerver bêtement.

Il y a une dernière chose que je ne comprends pas trop, d'ailleurs c'est ce qui fait un peu référence au titre. Avant d'avoir décidé de porter un foulard sur la tête, quand je sortais faire du shopping, quand j'allais au musée, quand je vivais ma vie quoi, j'étais tout à fait banale aux yeux des gens. Personne ne me regardait, j'étais une simple adolescente d'origine maghrébine. Alors qu'aujourd'hui, partout où je vais, tous les yeux sont braqués sur moi. J'ai l'impression d'avoir commis un crime ou je ne sais pas quoi. Les pires moments, c'est surtout quand ce sont des personnes d'une trentaine d'années qui commencent à me klaxonner, à m'interpeller, à me regarder perversément, etc. Au début je ne comprenais pas pourquoi on commençait tout à coup à être intéressé par moi, puis j'ai compris que c'était mon voile. De ce que j'ai compris, pour certains, le voile est un symbole de Sainteté. Genre pour eux, je suis quelqu'un qui n'a jamais eu de rapports sexuels, qui sait cuisiner, qui est obéissante, etc. et je pense que cette idée qu'on a de moi est « excitante » et « fascinante ». Un jour, on m'a même suivie pendant un long moment, j'ai vu ma vie défiler, je pensais qu'on allait m'agresser.

Bref, être voilée, c'est chouette, c'est triste et tant pis si certains ne sont pas du même avis.

Ecrire et vivre

Anonyme

Je n'aime pas vraiment écrire. Déposer, mes pensées vulnérables et les exposer pour que tout le monde les juge. Je préfère qu'elles soient cachées dans ma tête avec mes souvenirs et mes émotions comme un coffre-fort personnel.

J'ai envie de vivre en concordance avec ma nature. Pas de réveils brusques, d'heures interminables assise sur une chaise. Pourquoi me battre pour quelque chose qui va me rendre malheureuse ?

J'en ai marre de me prendre la tête. Je m'en fiche de paraître intelligente ou de passer pour une débile, tant que je sers à quelque chose et que je me sens appréciée. Je veux passer ma vie entière à me faire kiffer.

La psychiatrie, Emeline, 18 ans, Ruisbroeck

Aujourd'hui, je vais vous parler de la psychiatrie. Je suis plutôt bien placée, car je suis passée par là. Quand on dit « psychiatrie » ou « hôpital psychiatrique », on pense à un endroit lugubre avec des fous en camisole qui crient. Mais ce n'est pas du tout ce qu'il s'y passe réellement. Beaucoup de personnes ont peur de se faire hospitaliser à cause de cette image, alors qu'ils en ont besoin.

La plupart des personnes hospitalisées sont des personnes en détresse qui, pour une grande partie, cherchent à aller mieux et passer au-dessus de leurs problèmes. Quand on n'est pas volontaire – autrement dit, placé par le juge -, la vie au sein

d'une unité psychiatrique peut être un vrai cauchemar. En plus de leur mal-être, ils sont soumis à des restrictions strictes, comme être privés de certaines affaires afin de les mettre en sécurité d'eux-mêmes. D'autres sont surveillés plus que d'autres patients. Ils sont parfois attachés et piqués pour limiter leur mouvement et les obliger à se calmer.

Les services pour enfants-ados et adultes sont assez différents. Les mineurs sont plus occupés et surveillés, alors que les majeurs sont plus voués à eux-mêmes. Il y a beaucoup moins de restrictions et d'activités chez les adultes que chez les plus jeunes. Évidemment, je vous parle de mon expérience, il y a sûrement d'autres facettes à la psychiatrie que j'ignore.

Il y a aussi des points positifs à se faire hospitaliser. Là-bas, on fait de chouettes rencontres et on se sent plus à l'aise pour parler de notre vie. Car la personne d'en face peut ressentir notre douleur mieux que quelqu'un qui n'a aucune expérience psychiatrique. Dans ces lieux-là, on va plus facilement s'ouvrir au personnel soignant, car ils sont formés à gérer ce genre de situation.

Mais j'ai quand même un conseil pour vous. Faites-vous hospitaliser si vous en ressentez le besoin et pas parce que vous en avez envie.

Et alors ? Je suis normale

Zoé, 16 ans, Sinsin

Il y a toujours eu de l'homophobie. Quand j'ai fait mon coming out, je me suis faite jugée à cause de mon orientation sexuelle. J'ai perdu des amis, ce qui m'a rendu triste. Je me souviens que mon amie de l'époque s'était éloignée de moi, car elle avait peur que je sois amoureuse d'elle. Des camarades de classe l'ont répété à tout le monde et je recevais des propos homophobes, ainsi que des regards méchants. Mes amis virtuels m'avaient bloqué sur les réseaux, car j'étais une personne « contre nature »... Je me sentais gênée quand je l'ai annoncé, par peur des critiques que je pouvais recevoir... Alors qu'il ne devrait pas y en avoir.

Jamais je ne me suis levée de mon lit un jour en me disant : « Et si je devenais pansexuelle ? ». Déjà, le terme pansexuel n'est pas très connu, puis surtout, il y a eu beaucoup de moments de réflexion. Quand j'ai commencé à avoir des sentiments pour une fille, je trouvais ça normal. J'avais 13 ans et j'étais à l'école secondaire. Je n'étais pas fermée d'esprit donc je l'ai plutôt bien accepté au début. Puis ensuite, j'ai eu peur de la réaction des autres.

Je me disais bisexuelle parce que j'avais trouvé une définition sur Google qui me correspondait bien. J'étais toujours la même, j'étais normale. Mais ce sont les autres qui m'ont persuadé que je ne l'étais pas. À cause de ce genre de remarques, je me suis beaucoup enfermée dans ma coquille. Je ne souriais plus, je ne rigolais plus et j'avais tout le temps ces paroles dans ma tête : « Je n'étais pas normale ».

Plus tard, j'ai compris que la normalité n'existait pas, chacun en a sa propre définition. J'ai eu une chance énorme d'avoir rencontré des amis qui m'ont appris à m'accepter telle que je suis, et de me montrer qui j'étais réellement. Mes parents m'ont accepté directement quand je leur ai dit, et j'en suis très reconnaissante même si ça devrait être normal... Ma maman se doutait bien que je lui cachais quelque chose. Quand je dormais avec elle, je lui demandais si elle avait déjà embrassé une fille, si elle était déjà tombée amoureuse d'une fille, si elle était déjà sortie avec une fille...

Quand je lui ai expliqué, elle m'a tout de suite rassuré en me disant que je ne devais pas stresser (je stressais énormément) et qu'elle m'acceptera telle que je suis. Mon papa, qui se doutait certainement de quelque chose aussi, a débarqué dans la conversation en nous disant que jamais il faut insulter quelqu'un à cause de son orientation sexuelle. Il a dit qu'il fallait accepter les gens comme ils sont. Je l'ai regardé puis je lui ai dit que j'aimais bien aussi les filles. Il m'a répondu : « Et alors ? », comme si je n'étais pas obligée de le dire. J'étais contente de voir qu'il se moquait de mon orientation sexuelle, je me sentais vraiment libérée d'un poids.

Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi les écoles ne nous renseignent pas plus sur le sujet ? Beaucoup de jeunes essayent de se trouver et doivent donc aller sur Internet pour se « connaître ». J'ai appris ce qu'était la communauté LGBT grâce aux réseaux sociaux. L'école ne m'a jamais informée sur ce sujet. J'aurais aimé savoir ce que « gay », « lesbienne » ou encore « bisexuelle » signifiaient en 6e primaire. Il devrait y avoir des témoignages des personnes LGBT, ou même un cours de quelques heures qui explique ce que c'est. Pas besoin d'avoir une matière spéciale, mais qu'on en parle au moins une fois, pour que les élèves puissent comprendre. Certaines personnes diront que les élèves sont trop jeunes, mais je ne pense pas qu'ils le soient. À 12 ans, on commence à se questionner sur qui nous sommes réellement, on commence à devenir des adolescents. Il faut expliquer que ce n'est pas bien l'homophobie aussi, qu'il y a certains propos qui ne sont pas corrects. Éduquons les jeunes sur ce qu'est l'homophobie en leur faisant comprendre qu'il n'y a aucune gêne ou de honte de faire partie de la communauté LGBT.

Comme je l'ai dit plus haut, j'ai eu du mal à gérer le regard des autres. Mais j'y suis arrivée ! Grâce à mes amis, ma famille et à mon mental. Si vous vous cherchez, si vous avez peur de faire coming out... ne vous stressiez pas. Prenez votre temps, acceptez-vous, ne vous mettez pas dans une « case »... ne faites pas de coming out si vous ne le souhaitez pas. Rien est obligatoire, faites à votre aise !

Avancer

Noémie, 22 ans Mesnil-Eglise

J'avance pas à pas dans ce monde sans foi ni loi sans regarder derrière moi dans ce monde ou différence rime avec mal aisance. J'avance pas à pas dans ce monde ou la patience est un sujet sans consistance. J'avance pas à pas dans ce monde sans foi ni loi sans regarder derrière moi dans ce monde ou différence rime avec mal aisance.

J'ai décidé d'aborder le sujet du handicap, car étant moi-même handicapée, je connais ces regards insistants et dérangeants. Il faut vous rendre compte que nous sommes tous différents et ce sont toutes nos différences qui font notre richesse.

La non-acceptation des différences peut amener à des conflits inutiles. Par exemple, le harcèlement ou encore des guerres raciales.

Ayant moi-même du mal à regarder cette différence dans la glace. Vos regards sont un frein de plus à l'acceptation de moi-même. Ils engendrent un réel mal-être social. En effet, j'ai tendance à me sentir exclue. Il est difficile pour moi d'interagir avec les autres, car les gens ne voient que mon aspect physique.

Alors acceptez-moi comme moi je vous accepte avec toutes vos différences. Si nous étions tous semblables, le monde serait bien ennuyeux. Si nous étions tous pareils,

il n'y aurait plus cette envie de connaître l'autre. Selon moi, l'humain a besoin d'interaction avec des personnes de tout horizon pour pouvoir s'enrichir émotionnellement.

Je n'ai pas envie que mon handicap m'empêche de faire ce que font tous les jeunes. Moi aussi, j'ai envie de sortir, de m'amuser, d'aller boire un verre avec mes amis. On a 20 ans qu'une seule fois. Ce handicap ne m'empêchera pas de vivre ma jeunesse.

Alors, quand vous me rencontrerez dans la rue, ne me jetez plus ces regards. Venez me voir, me parler. Vous verrez que mon handicap ne me définit pas. Mais la question est de savoir si vous osez voir au-delà des apparences ?

La Glossophobie

Anonyme

La boule qui se trouve dans mon ventre prend peu à peu possession de mon corps et se loge dans ma gorge, cela m'empêche de m'exprimer. Ça y est, ça recommence, mes mains se mettent à trembler, mon souffle se fait de plus en plus rapide, jusqu'à entraver mon élocution, mon cœur se met à battre, vite, très vite, de plus en plus vite et même trop vite. Est-ce fini pour moi ? Vais-je mourir ?

Il faut trouver un moyen de s'échapper d'ici, et vite, mais comment ? Cette atmosphère devient de plus en plus anxiogène pour moi. Mon cerveau semble perdre le contrôle, il peine à me dire « Aller, prends un bon souffle et respire... », mais il est déjà trop tard. La boule a repris le contrôle de mon corps et semble si invincible. En prenant possession du siège de ma conscience, elle me contrôle totalement, me paralyse si elle le souhaite en me mettant dans un tel état, que je ne me reconnais plus. Qui suis-je ? A présent dans un état second, dans un état de lutte avec mon moi-intérieur. Les secondes s'écoulent si lentement, cela semble durer une éternité, alors qu'à l'intérieur de moi tout va si vite.

Tout à coup, j'entends, au loin, mon sauveur. Il est le seul à pouvoir m'aider et me sortir de cette situation. Autrefois, il se faisait entendre par un son strident, mais à présent, un simple « on va s'arrêter à ce chapitre pour aujourd'hui, merci à tous, et bonne journée » suffit pour détruire cette boule.

Comme les vagues d'un océan après un tsunami, ma respiration se calme peu à peu mais peine à retrouver un rythme stable suite à cette tempête. À présent, tout semble revenir à la normale, toute cette noirceur et cette oppression s'en est allée, ce répit sera-t-il de longue durée? Je dois trouver un moyen de me débarrasser de cette boule, de l'écraser et de la détruire, mais je sais au fond de moi qu'elle est imprévisible et surtout indéfectible.

Je n'entends plus aucun bruit venant de l'extérieur, je suis concentrée, j'élabore une stratégie pour combattre cette boule. Comment ? Que dois-je faire ? Comment dois-je faire ? Et si elle était réellement plus forte que moi ? Finira-t-elle par me piéger ? À l'intérieur de moi, c'est le branle-bas de combat, mon cerveau carbure pour trouver des solutions et de multiples interrogations encombrant mes pensées. Je dois trouver un moyen, peu importe lequel, j'en ai la volonté, mais ai-je assez de force et de courage pour le faire ? Dois-je prendre mon courage à deux mains et l'affronter ? Beaucoup trop risqué ! Dois-je m'entraîner avant de l'anéantir ? Cela me semble trop compliqué, elle est si imprévisible. Parler d'elle au monde extérieur

? Cela lui donnerait beaucoup trop d'importance et de droits et en plus de cela, tout le monde me rira au nez et personne ne me croira, ça reviendrait à lui donner encore plus de pouvoir. Dois-je continuer de trouver des stratagèmes puérils pour me débarrasser d'elle ? Hors de question ! Et si, une bonne fois pour toute, je criais son nom ? Cela la rendrait si vulnérable ! Etant donné que je vous ai expliqué son *modus operandi*, je vais à présent vous dévoiler son identité. Cette boule s'appelle : la glossophobie.

Après avoir prononcé son nom, d'étranges sentiments apparaissent. La honte s'en va peu à peu, en laissant place à la liberté, mais un questionnement persiste: dois-je accepter cette boule qui fait partie de moi ? De quelle manière puis-je avancer avec elle ? Est-ce que nos deux rôles peuvent à présent s'inverser ?

A l'heure actuelle, je tente de vivre en symbiose avec la glossophobie, mais j'ai le sentiment de ne pas avoir toutes les cartes en main pour la dominer. Cela dépend des situations, le travail semble encore long pour m'avouer vainqueur de ce combat mais je pense en être capable.

J'ai toujours peur de ne plus être aimé.

Charline, 12 ans

Pour moi, c'est important de plaire à mon entourage. À tous les gens qui sont autour de moi. Alors, je l'avoue, je passe ma vie à chercher la perfection, à essayer d'être parfaite. Selon moi, il faut être parfaite. Du coup, chaque seconde, chaque jour, chaque année qui passe, je fais attention au moindre détail. Je peux vous citer un exemple qui peut paraître débile à vos yeux, mais qui ne l'est pas aux miens. Si le matin, quand je fais ma couette, il y a une bosse, je la recommence et recommencerai jusqu'à ce que ça soit parfait. Cette recherche de perfection, je la supporte depuis 12 ans. Oui je dis supporter, car ce n'est pas reposant de chercher tout le temps le moindre détail. Ce qui est bizarre dans cette histoire, c'est qu'au fond de moi, je sais que la perfection n'existe pas et que les gens qui m'aiment vraiment m'aiment comme je suis. C'est-à-dire pas parfaite, vu que personne ne l'est.

La Musique

Victoire

Pour moi, être musicienne, c'est avoir un moyen de m'exprimer. Ça permet de faire ressortir la joie, la tristesse, la peur ...

Je joue au piano et je chante. Avant, je jouais du violon dans un orchestre. Après 10 ans de violon, j'en ai eu marre. J'ai décidé de changer un peu de style et d'instrument. Tu fais comment toi, quand tu n'arrives pas à te relaxer ou alors à comprendre tes émotions ? Moi, je joue du piano et j'écris des chansons. Quand je suis très stressée ou qu'il y a un nuage au-dessus de ma tête, je joue et j'écris. Je prends un Bic, une feuille et j'écris une chanson. Je ne suis pas en train de dire que je suis une artiste en devenir, mais quand je joue, la vie est douce et mes idées sont plus claires.

Ma maman avait raison de m'amener à l'académie de musique, alors que je voulais zoner dans mon canapé. Aujourd'hui, la musique fait partie de mon quotidien. Dans mes oreilles, dans ma voix et mes doigts.

Elle me disait de garder le sourire

Amy, 13 ans

Pourquoi garder le sourire ? C'est très simple, ma mère me donnait toujours ce conseil. Elle disait toujours qu'il ne fallait pas se rabattre sur le négatif, mais qu'il fallait, au contraire, prendre les aspects positifs dans le négatif. Ça n'aide jamais de penser qu'au négatif. Mais il y a aussi un autre sens. On doit sourire à la vie. Les méchants ne sont pas toujours comme on le pense. Il ne faut pas rester focalisé sur notre avis, mais écouter aussi ce que les autres ont à dire

J'ai toujours ...,

Sara, 13 ans, Bruxelles

J'ai toujours peur du regard des autres et de ce qu'ils pensent de moi. J'ai peur de ne pas être assez bien pour eux. Par exemple, de ne pas être assez intéressante ou de ne pas être assez drôle ou encore pas assez belle. Quand ces peurs arrivent, je commence à avoir des frissons dans le dos, je deviens toute rouge. Je m'isole, je me sens jugée par toutes les personnes qui m'entourent. J'ai plein de pensées qui me troublent l'esprit, je n'arrive plus à bien raisonner dans ma tête et je commence à paniquer.

Dans un nuage

Lucie, 14 ans, Chevron

Je suis une petite goutte d'eau très timide qui a du mal à rentrer en contact avec les autres. Je suis une toute partie d'un nuage. Autour de moi, il y a différents petits groupes de gouttes d'eau. Je n'ai que quelques ami·e·s qui viennent me rendre visite de temps en temps, mais la plupart du temps, je suis seule. Je rêve de moi, entourée de personnes sur qui je peux compter, avec qui je peux rigoler. Je regarde les autres s'amuser, rire, jouer mais je n'ose pas m'approcher.

L'atterrissage est pour bientôt

Au fur et à mesure, le nuage dans lequel je suis s'allège. De temps en temps, des gouttes d'eau tombent. Les groupes se séparent. À présent, beaucoup de gouttes se retrouvent seules. Elles se rapprochent de moi. Je communique avec elles sans avoir peur. J'apprends à connaître chacune de ces gouttes, son caractère, sa personnalité et même ses talents. Je ris et je m'amuse. Je ne suis plus seule. Quand arrive le moment de tomber sur terre, je dis au revoir à mes nouvelles amies, puis, enfin, je tombe. Dans ma chute, je fais encore de nouvelles connaissances. Vite, je me lie d'amitié, je m'assemble avec elles. Plus nous descendons, plus nous sommes. Nous ne formons plus qu'une grosse goutte d'eau remplie d'amitié et de bonheur. Nous sommes bientôt arrivées et avons hâte d'atterrir. Je suis heureuse, je me sens bien, je m'entends avec tout le monde. L'heure de l'atterrissage est arrivée. Notre grosse goutte d'eau va se disperser mais chacune des gouttes laissera en moi un souvenir joyeux. Nous nous éclatons sur la capuche d'une personne. Tout le bonheur qui était à l'intérieur va envahir cette personne. Même si les différents participants de la goutte se sont disséminés, il restera toujours une partie de nous qui se souviendra de ces petits moments partagés entre amis.

Ça bouge

Pour ma part, j'ai longé tout le corps de la personne pour arriver dans l'herbe humide. Là, je me suis tout doucement infiltrée dans le sol pour rejoindre une petite racine que j'ai alimentée. Petit à petit, je suis montée dans la tige pour, enfin, arriver au sommet. Après quelques jours de pluie vient le soleil. Sous moi, je sens que ça bouge. Quelque chose s'ouvre. Plus le soleil monte, plus ça bouge. Après quelques minutes, je tombe dans un trou. Dans ce trou, tout autour de moi, je trouve des gouttes d'eau qui me saluent. Je les reconnais, ce sont mes amies du nuage. Pendant que nous nous racontons nos petites péripéties, la plante ne cesse de s'ouvrir, jusqu'à ce qu'elle ne bouge plus. Quelque chose sort ...

La fleur

C'est beau et rayonne de couleurs. C'est une très jolie fleur. Le soleil chauffe et petit à petit, je m'évapore et je remonte vers le ciel. La fleur que je voyais de très près, puis d'un peu plus loin, puis de plus loin encore s'éloigne. Je peux enfin distinguer la sublime fleur d'un rouge étincelant. Je m'éloigne de plus en plus et vois cette fleur qui forme un cœur, le cœur de l'amour. Au premier des premiers jours, nous avons toutes et tous commencé seul-e. Plus on avance, plus nous faisons de belles rencontres et vivons un tas de superbes aventures. Même si nous restons seul-e longtemps, il faut toujours voir le bout du tunnel. Il ne faut jamais abandonner et toujours croire en soi. Nous pouvons trouver l'amour sur terre comme dans le ciel.

L'INTERVIEW

Elena Veyland



Elena Veyland est infirmière à l'Unité de Pédopsychiatrie, à l'Hôpital Universitaire Des Enfants Reine Fabiola. Convaincue par le fait que l'écriture puisse permettre aux jeunes de se raconter, elle a fait appel à Scan-R. Rencontre.

Madame Veyland, pourriez-vous nous expliquer votre contexte professionnel ?

La pédopsychiatrie, ce n'est pas une unité de soins qu'on choisit par défaut dans sa carrière ! Il y a quelques années, je ne m'imaginai jamais travailler avec ce public ; la jeunesse qui souffre. Pourtant, aujourd'hui, j'ai beaucoup de mal à m'imaginer ailleurs qu'à leurs côtés. C'est un milieu de soins qui requiert beaucoup de patience, de maîtrise de

soi, de volonté et d'énergie. Bien entendu, il y a des jours difficiles, souvent, mais comme partout je dirais. Mais nous y vivons aussi de très belles journées, animées par de sympathiques activités, des temps de partage et de rencontre. Et il m'arrive souvent de quitter le service avec le sentiment d'avoir fait quelque chose d'utile et de bénéfique pour ces jeunes. J'apprends beaucoup, j'évolue et je mature professionnellement en travaillant avec et pour eux.

Quelles problématiques que rencontrent les jeunes que vous accompagnez, en particulier les jeunes filles ? Pourquoi ces jeunes filles sont-elles à un moment donné placées dans votre service ?

L'unité accueille des jeunes adolescents, âgés entre 8 et 14 ans, qui présentent diverses difficultés d'ordre psychopathologique et qui nécessitent un temps de « pause », loin de leur routine quotidienne. Certains d'entre eux souffrent d'anxiété sévère, d'états dépressifs ou encore de troubles du comportement alimentaire.

Ces jeunes filles, quelles que soient leurs difficultés, sont arrivées dans cette unité parce qu'elles ne parvenaient plus à gérer leur pathologie, seule à la maison. Nous travaillons en étroite collaboration avec les familles des jeunes que nous accueillons. Les parents sont autant impliqués et sollicités dans les

entretiens médicaux et paramédicaux, que dans la prise en charge au quotidien. La famille va jouer un rôle important dans le processus de guérison et de restauration du jeune.

Nous faisons de notre mieux pour reconstituer un environnement chaleureux, animé et sécurisant, pour aider ces jeunes en souffrance. Notre rôle consiste donc à les accompagner dans cette période difficile de leur vie. Nous suivons leur évolution individuelle et en collectivité, nous favorisons les temps d'échanges et de partages dans leur quotidien, ici dans l'unité. Enfin, nous réfléchissons tous ensemble à des solutions pour amener ces jeunes vers un mieux-être.

Restent-elles longtemps dans votre service ?

Nous estimons habituellement qu'une hospitalisation classique devrait durer en moyenne entre 4 et 6 semaines. Mais la durée d'hospitalisation dépend avant tout du jeune, de sa problématique et de ses besoins. C'est pourquoi, nous nous devons d'être flexibles et attentifs à ce qu'ils vivent et à ce qu'ils peuvent « déposer » avec l'équipe au quotidien.

Quelle est la plus grande difficulté ressentie, lors de l'accompagnement de ces jeunes filles ?

Je dirais que c'est de garder une bonne distance thérapeutique avec elles. Elles sont attachantes ses jeunes, et elles s'attachent à nous aussi.

Nous aimerions tellement les aider à pouvoir faire plus. On a envie de les booster, de les motiver pour qu'elles puissent sortir de là, rentrer chez elles, et retrouver un semblant de vie « normale ». C'est tout ce qu'on leur souhaite en fait.

Ils sont tous tellement jeunes et déjà confrontés, pour la plus part d'entre eux, aux difficultés et face obscures de la vie.

Pourquoi avoir fait appel à Scan-R ?

Collaborer avec Scan-R est une opportunité incroyable pour les jeunes comme pour moi. C'était l'occasion de rencontrer de nouvelles personnes avec un nouveau projet et une nouvelle manière de travailler et d'aborder le média de l'écriture.

Je souhaitais pouvoir introduire quelque chose d'inédit et d'attrayant pour les jeunes. Faire appel à des intervenants extérieurs, motivés et dynamiques, c'était à mon sens, la meilleure façon d'initier les adolescents à l'écriture.

Certains textes sont utilisés ensuite par votre service pour travailler avec les jeunes.

Oui, les textes réalisés pendant les ateliers sont conservés dans les dossiers propres aux patients, puis regardés en équipe, et parfois même réutilisés pour d'autres activités ou lors des entretiens thérapeutiques, comme base de discussion avec le jeune.

Si vous deviez passer un message aux jeunes filles en mal-être, ayant du mal à trouver leur place, lequel serait-ce ?

Je leur dirais qu'effectivement, se trouver une place dans la société actuelle, c'est un réel combat personnel. Mais je leur dirais aussi que les combats ne sont jamais éternels ! Qu'après la pluie vient le beau temps et qu'il y a un temps pour toutes choses sous le Soleil. Un temps pour se battre et pleurer, et un temps pour être victorieuse et sourire à nouveau. Je leur dirais qu'elles sont bien plus fortes qu'elles ne pensent, et qu'elles ont bien plus de ressources qu'elles ne l'imaginent. Que la vie mérite d'être vécue, et qu'elles ont encore beaucoup de belles histoires à vivre !

*Interview réalisée par
la Rédaction Jeunes de Scan-R*

CURIEUX.SE DE NOS ATELIERS ?

RETROUVEZ TOUTES LES INFORMATIONS SUR WWW.SCAN-R.BE!

OU CONTACTEZ-NOUS ATELIERS@SCAN-R.BE

Dans un atelier, Scan-R encadre entre 8 et 10 jeunes. Durant deux séances de trois heures ou une journée de 6h, on réfléchit et travaille avec eux avant de passer à l'écriture proprement dite. L'atelier se déroule dans la structure jeunesse avec un.e animateur.rice de chez Scan-R et un.e journaliste professionnel.le. Avant de fixer une date, c'est parfois compliqué, on doit trouver le bon moment pour les jeunes, pour l'équipe, pour le lieu mais toujours, on trouve l'instant parfait qui rassemble tout le monde.

Avec la situation actuelle et le confinement qui va de pair, il est aujourd'hui possible de réaliser des ateliers virtuels, en passant par un logiciel de visioconférence. Un.e animateur. rice de chez Scan-R et un.e journaliste professionnel.le seront là pour guider les jeunes à travers l'écriture et ses bienfaits et ce, malgré la distance. L'atelier débutera par une mise en condition et en confiance par le biais de jeu d'écriture. Ensuite, le jeune pourra écrire de son côté ce qu'il souhaite avec la possibilité de pouvoir contacter l'animateur. rice ainsi que le.la journaliste quand il le souhaite.

Scan-R est financé comme outil d'éducation aux médias auprès des 12-30 ans par la Fédération Wallonie-Bruxelles.



RETROUVEZ-NOUS

SUR INTERNET

Toutes les infos que vous avez envie de connaître:

- Les articles des jeunes
- Les autres dossiers thématiques
- Notre équipe
- Notre livre

Retrouvez-nous sur sur : www.scan-r.be



SUR FACEBOOK

Scan-R partage les derniers articles sortis, ses podcasts, ses dernières nouvelles, ses partenariats ...

[Facebook.com/redactionscanr.be](https://www.facebook.com/redactionscanr.be)



SUR INSTAGRAM

Découvrez les backstages des ateliers, les petites nouvelles fraîches et instantanées de Scan-R! Rejoignez nous sur [@scan-r.be](https://www.instagram.com/scan-r.be)



SUR SPOTIFY & APPLE PODCAST

Les journalistes de grands médias traditionnels posent leur voix sur les textes de nos jeunes! Julie Morelle (RTBF), Thomas Simonis (Antipode), Olivier Labreuil (Nostalgie) ou encore Salima Belabbas (RTL), retrouvez les podcast sur Spotify et Apple Podcast sous **Scan-R**

CONTACTEZ-NOUS

Une idée ou une question?

Écrivez-nous à l'adresse redaction@scan-r.be

SCANNER